



## Trouvères et Troubadours



La poésie et la musique ont des ailes qui élèvent l'âme vers l'infini.

Au berceau de tous les peuples, la première pensée exprimée est toujours une ode à la divinité ; la seconde est un chant guerrier : le courage, l'intrépidité, l'héroïsme exercent leur prestige, puis l'expression de sentiments plus doux et plus tendres se mêle à ses chants belliqueux, et la troisième pensée est un chant d'amour.

Cette gradation dans la littérature se retrouve partout, sur les bords du Tibre ou sur ceux du Gange, sous les oliviers de la Grèce ou sous les chênes de la Gaule.

Le chant et la prière sont les grandes voix qui vont de la terre au ciel.

Etudier la poésie française dans sa naissance, la suivre dans ses développements à travers le Moyen Age, déchiffrer, dans de vieux manuscrits, chansons et poèmes et faire revivre trouvères et troubadours dans cette *fin de siècle* nous a semblé offrir à nos lectrices un sujet nouveau et particulièrement intéressant.

Bien avant l'écriture, on avait la parole rythmée, avec laquelle se transmettaient la morale et les préceptes sacrés. « La poésie a ouvert la porte à la civilisation, » dit Horace.

Quand nos ancêtres de la Gaule allèrent assiéger Rome, ils avaient à leur tête des bardes qui, semblables au Tyrtée des Athéniens, exaltaient les courages et chantaient les hauts faits des héros.

Ces bardes furent les inspireurs et les modèles des *jongleurs* du Moyen âge. Comme les poètes gaulois, eux aussi chantaient les héros du ciel et ceux de la terre, les grandissant outre mesure, sans aucun souci de vérité ou d'exactitude.

Nous devons à l'imagination des jongleurs ces récits naïfs et touchants dont Voragine fit la légende dorée, et qui furent plus tard recueillis par les Bollandistes. Ce sont eux qui ont transfiguré, dans leurs *Chansons de gestes*, les rudes soldats de Charlemagne et ont peuplé nos montagnes, nos forêts et nos landes de tout un monde d'enchantement, de fées, de korrigans et de démons, dont on retrouve encore la trace dans nos provinces du Centre et de l'Ouest.

Les jongleurs, ces vieux poètes si ignorés, si dédaignés par les auteurs modernes, sont les vrais ancêtres de notre littérature nationale ; ils lui ont imprimé un cachet de personnalité que les maîtres du *xvi<sup>e</sup>* et du *xvii<sup>e</sup>* siècle ont vainement essayé de lui enlever, et, bien avant le roi Soleil, ils ont établi la prééminence de la langue des Francs.

« La parleure Romane, écrit Brunetti Latini au *xiii<sup>e</sup>* siècle, est la parleure la plus délectable et commune à toute gent. »



Cette *parleuse romane* n'est pas une langue originale. Ainsi que son nom l'indique, elle est fille du latin ; mais elle a puisé, dans le sol gaulois, tous les caractères inhérents à la vieille race que Jules-César avait eu tant de peine à vaincre.

Au lendemain de la conquête, le latin devint la langue officielle adoptée dans les grands centres et les sphères élevées ; les habitants des campagnes, les classes inférieures conservèrent l'idiome primitif et, tout naturellement, bien des termes propres au pays, à ses mœurs, à ses coutumes, s'infiltrèrent dans la langue des vainqueurs.

A la suite des Goths et des Francs, le *tudesque* envahit à son tour la terre gauloise. Devant l'avalanche barbare, la vie intellectuelle s'arrêta. Le latin, n'étant plus enseigné, s'altéra tout à fait et, quand Charlemagne rouvrit les écoles, la langue de Cicéron était une langue morte, et le *roman* était né.

Ce n'était encore qu'un informe balbutiement, sans cohésion et sans règle, mais il exprimait bien mieux que le latin les sentiments, le caractère, l'âme de ce peuple nouveau, formé de tant de races diverses, qui, réunies, fondues sous l'action des siècles, devaient un jour s'appeler la nation française.

Le superstitieux effroi qu'inspirait l'an mil arrêta l'essor de cette première renaissance, mais, quand la date redoutée eut été franchie, de nombreux poètes sortirent des cloîtres, qu'avait peuplés la terreur de la fin du monde.

Le premier dont le nom et les œuvres soient arrivés jusqu'à nous est le prêtre Hermann, de Valenciennes. Il écrivait dans le milieu du XI<sup>e</sup> siècle et ses poésies indiquent, d'une façon positive, qu'il avait eu des devanciers et des maîtres.

La formation du roman ne fut pas la même dans la Gaule du Nord et dans celle du Midi. De là deux idiomes : Au nord de la Loire, le roman rustique, ou *langue d'oïl* ; au sud, le provençal, ou *langue d'oc*.

On appela ces nouveaux poètes *trouvères* ou *troubadours*, suivant qu'ils chantaient en langue d'oc ou en langue d'oïl.

Les deux noms ont la même origine et dérivent du mot grec *poieō*, qui veut dire : trouver, inventer. Littéralement : celui qui cherche et celui qui trouve.

Les jongleurs ne furent plus que les interprètes payés des trouvères ou des troubadours. Peu à peu, leur nom perdit sa première signification et fut donné aux montreurs de bêtes et aux faiseurs de tours.

*Girault Riquiers*, un troubadour du XIII<sup>e</sup> siècle, sous initiale à ces changements, dans une supplique adressée au roi de Castille, Alphonse X. Il écrit également à saint Louis et à sa femme, la reine Marguerite.

« Les bons jongleurs, dit-il, se plaignent de voir leur nom prodigué à des mendiants... La jonglerie fut instituée par des hommes d'esprit et de savoir, pour mettre les bons dans le chemin de la joie... Ensuite vinrent les troubadours, pour chanter les histoires des temps passés et exciter le courage des braves... Le nom de jongleurs ne doit être donné à aucun des hommes qui s'adonnent à des métiers bas, à des jeux frivoles, qui font sauter singes, boucs, chiens, qui chantent parmi le bas peuple pour gagner de l'argent. Refuser le nom de jongleurs à ces fous qui suivent les cours... Mais les hommes courtois, remplis d'un savoir aimable, qui figurent parmi les nobles hommes, jouant des instruments, chantant les nouveaux chants que d'autres ont composés, ont droit de jouir du nom de jongleurs.

« Qui sait bien composer des danses, couplets, ballades, aubades, sirventes, le bon sens veut qu'on les nomme troubadours.

« ...Ceux qui s'élèvent par les enseignements qu'ils donnent sur la manière de tenir les cours et les rendre célèbres doivent être qualifiés : docteurs en l'art de trouver. »

Il y a cent ans, troubadours et trouvères étaient ensevelis dans un dédaigneux oubli. Quelques poésies d'Ossian, publiées à la fin du siècle dernier, charmèrent la jeunesse de Bonaparte. Il les savait par cœur et les répétait volontiers.

Quand le pauvre lieutenant d'artillerie fut devenu le tout-puissant consul, Ossian et les poésies du Moyen Age trouvèrent naturellement beaucoup d'admirateurs et plus encore d'admiratrices.

« Il y avait alors de la poésie au cœur de toutes les femmes », a dit M. Imbert de Saint-Amand. La plus jolie et la plus séduisante de toutes, Hortense de Beauharnais, se passionna pour les vieux temps chevaleresques et, grâce à elle, le gothique devint à la mode. Un gothique, un peu de convention il faut bien l'avouer, mais les héros grecs et romains des tragédies de Racine ne sont pas plus authentiques, et qui donc songerait à s'en plaindre ?

Peu nous importe que, sous l'impulsion de la reine Hortense, on ait transformé en sujets de romance les paladins et les châtelaines ; nous y avons gagné une série d'œuvres charmantes, comme la jolie ballade de Victor Hugo : *La fiancée du timbalier*, etc.

Tandis qu'entre deux batailles, les brillants colonels de vingt-cinq ans chantaient avec les jolies duchesses de la Cour impériale :

Honneur à la plus belle et gloire au plus vaillant !

Napoléon fondait l'école des Chartes, et de paisibles savants, de patients chercheurs recons-



truisaient peu à peu l'édifice du passé, arrachant à la poussière des greniers, à la dent des rongeurs nos premières poésies nationales.

Ainsi, par un juste retour des choses d'ici-bas, c'est au caprice d'un guerrier, à la fantaisie d'une femme que les vieux chantres de la vaillance et de la beauté durent leur résurrection !

Les troubadours sortirent de l'ombre bien avant les trouvères. Le contraire aurait dû avoir lieu, car notre français descend en ligne droite de la langue d'oïl.

Les savants du Nord ont cherché mille raisons de cette étrange anomalie, qu'ils appellent une injustice ; aucune ne semble plausible. Toujours est-il qu'il a fallu l'opéra de Verdi : *Il Trovatore*, pour révéler le nom et l'existence des poètes d'outre-Loire.

Et cependant les trouvères nous initient bien mieux que les troubadours à la vie du Moyen Age ; avec eux nous pénétrons aussi bien dans le logis du bourgeois que dans le manoir du seigneur, dans les cellules des moines que dans les cabanes des vilains ; tandis que les troubadours ne chantent guère que les exploits des chevaliers, la beauté des femmes et les sentiments qu'elles inspirent.

Sur ces deux thèmes ils brodent à l'infini, souvent avec beaucoup de talent et d'ingéniosité. Trop d'ingéniosité même, car ils arrivent à une quintessence de sentiments dont nous retrouvons la trace dans le salon bleu de la marquise de Rambouillet.

« Ce n'est point ainsi que parle la nature, » fait dire Molière à son Misanthrope après le fameux sonnet d'Oronte.

Ces raffinements excessifs n'empêchaient pas la licence des pensées et des images, et dans les œuvres recueillies par M<sup>me</sup> de Sainte-Palaye ou analysées par l'abbé Millot, il y en a un bien petit nombre qui puissent être lues d'un bout à l'autre sans révolter la délicatesse.

Cependant, Lamartine n'a pas été juste dans son appréciation des poètes et des poésies du Moyen Age.

« Ce ne sont, dit-il, que des bardes paysans, récitant en patois rimés des légendes populaires, mêlant le merveilleux des Mille et Une nuits arabes aux exploits fabuleux de Roland et aux galanteries maniérées des poètes de la basse-Italie... Une littérature ambulante, gagne-cœur des troubadours dans les châteaux et gagne-pain des trouvères dans les chaumières. »

L'immortel trouvère du XIX<sup>e</sup> siècle confond ses devanciers avec les jongleurs et oublie que ces bardes étaient parfois de très grands seigneurs comme Guillaume de Poitiers, Arnould de Comminges, Guy d'Ussel et même des rois comme Richard Cœur-de-Lion, Thibault de Champagne, roi de Navarre, qui tous deux ont écrit en langue d'oc et en langue d'oïl.

Les légendes populaires de cette littérature ambulante ont parfois un charme infini, et les aventures de Roland et des douze pairs, d'Arthur et des Chevaliers de la Table-Ronde, nous semblent bien plus intéressantes que celles d'Ulysse ou d'Enée, car ces paladins, transfigurés par la légende, appartiennent à notre histoire et l'éclair de leurs fantastiques épées illumine le ciel de France, que laissent vide et froid les héros d'Homère ou de Virgile.

À côté de cette galanterie maniérée reprochée par Lamartine aux troubadours, que de pensées charmantes, fines, vraies perles, auxquelles rien ne manque, si ce n'est d'être enchâssées dans une langue moderne.

*Cabestaing*, un poète du XIII<sup>e</sup> siècle, dit en parlant de la femme qu'il aime :

« On ne peut lui donner tant de louanges  
« qu'on n'en dise toujours la vérité... Voulez-  
« vous savoir son nom ! il n'est ailes de colombes  
« ou vous ne le trouviez écrit sans faute. »

Voici une chanson de Thibault de Champagne, l'adorateur de Blanche de Castille, qui est un vrai bijou :

Une chanson encor voil  
Faire, pour moi conforter,

Par ce ai talent de chanter.  
Car quand je ne chante, mi oïl  
Tornent sovent en plorer,  
Simple et fronce sans orgoil  
Quid ai ma dame trover :  
Molt me fut de bel acoil  
Mes ce fut pour moi grever  
Si ce sont a li mi penser  
Ke la nuit quand je somoil  
Va mes cuer merci crier.

« Les bonnes chansons naissent toutes du cœur » et celui qui aime le plus doit le mieux chanter », écrit Bernard de Ventadour, un devancier du Tasse.

Comme le chancre de la Jérusalem déliée, le poète limousin aimait une grande dame, la belle comtesse Agnès de Montluçon. Il était courtois et bien appris, on lui faisait fête ; grisé par ses succès, il osa avouer quelle était l'héroïne de ses poésies, oubliant qu'il n'était que le fils d'un serviteur de la maison de Ventadour, élevé, instruit grâce aux libéralités du seigneur.

On le chassa du château. L'audacieux poète laissant son cœur en gage, ainsi qu'il l'écrivit à un de ses amis, se réfugia à la cour d'Éléonore de Guyenne. Un peu plus tard, nous le retrouvons auprès du comte Raymond de Toulouse, le célèbre protecteur des troubadours, et enfin dans une abbaye du Limousin où il mourut pieusement.

C'est ainsi que se terminaient alors bien des existences troublées et souvent coupables.



On ne saurait parler des troubadours sans évoquer le souvenir de ces fameuses assemblées qu'on appelait : *Cours d'amour*; sortes de frivoles conciles où les poètes et les dames dissertaient longuement sur des subtilités sentimentales, « pesant des riens dans des balances de toile d'araignée », avec la gravité de théologiens discutant un cas de conscience.

Les romans d'Honoré d'Urfé, de M<sup>lle</sup> de Scudéry, sont les échos de ces cours d'amour, dont les assises se tenaient chez les grands seigneurs du Languedoc et de la Provence, mais surtout à Arles et à Toulouse. Il y avait dans cette dernière ville un *Collège de la gaie science* qui subsista jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle et servit de base à Clémence Isaure pour la fondation des jeux floraux.

Les œuvres des trouvères sont dans leur ensemble bien plus intéressantes que celles des troubadours. Ils ont pénétré partout ces poètes de la langue d'oïl, et ils racontent ce qu'ils ont vu et entendu, avec une audace, une précision que n'arrête aucun scrupule. Avec ces œuvres *vécues*, les mœurs, les sentiments, les coutumes du Moyen Age sortent de l'ombre des siècles.

« Une sorte de vivacité moqueuse anime la langue des trouvères, dit Villemain... Au lieu d'éclater par des images brillantes et lyriques du Midi, l'esprit des trouvères est prosaïque et narquois. C'est un conte au lieu d'une ode... Ici je crois voir un chevalier troubadour qui du haut de son coursier chante des vers de guerre ou d'amour, là un bourgeois malin, qui, dans les rues étroites de la cité, devise avec son compère et se raille des choses dont il a peur. »

Les trouvères gardèrent bien plus longtemps que les troubadours un sentiment profond de piété. Les *quatrains* ou dits *moreaux*, les *chansons de gestes* ou romans de chevalerie en sont la preuve. Ils avaient une grande dévotion à la Sainte Vierge et l'exprimaient d'une façon naïve. Presque toutes les confréries poétiques étaient sous le patronage de la mère de Dieu, qui avait remplacé, pour les poètes du Moyen Age, l'Apolon de leurs devanciers païens. Au lieu du Parnasse, c'était le Puy, mot d'origine celtique qui veut dire montagne.

On délivrait, à l'auteur de la meilleure poésie en l'honneur de la Vierge des chapels (couronnes) de roses ou d'argent. La tradition se conserva dans les Flandres jusqu'à la Révolution et il y avait une société littéraire dont les membres portaient le nom de *Rosats*. Carnot et Robespierre en faisaient partie.

Voici une jolie légende sur le mystère de l'Annonciation :

Tout ainsi que descend la fleur en la rousée,  
La face au miroir et au cœur la pensée,  
En la maison la voix sans porte defremée (ouverte)

En Verrière soleil sans être entamée,  
Par le plaisir de Dieu c'est chose bien prouvée  
Entra le doux Jésus en la Vierge Marie.

L'époque du Moyen Age est universellement rythmique. Les prières, les commandements de Dieu et de l'Eglise, l'enseignement, tout était cadencé et rimé. On gravait des sentences versifiées sur les pierres tombales, au seuil des maisons, sur les meubles et les armes. Les gardes des livres, les tapisseries en étaient couvertes. Beaucoup sont arrivées jusqu'à nous, elles sont généralement d'une morale très pure.

Quy plus hault mont qu'y ne doit  
De plus hault quiet (tombe) qu'y ne vorait.

Et encore :

Quy bien se myre bien se veoit,  
Quy bien se veoit bien se connoit,  
Quy bien se connoit peu se prise,  
Quy peu se prise sage est.

En tête d'un conte adressé à la comtesse d'Artois, on lit :

Juges gardes que jugeras,  
Car en la fin jugées seras.

Voici deux quatrains adressés à des jeunes filles :

Vous estes belle et avenant  
Saige, courtoise et bien parlant.  
Nul ne vo veoit qui ne rie  
Et de vostre amour n'aïet envie.

Pucelle gracieuse, hauvain toute valour  
Jhesu Christ vous octroye et de grâce et d'amour.  
Et autant de salut et autant de beaux jours  
Qu'au moustier Nostre Dame porait tenir à flours.

On avait alors une grande confiance dans l'intercession des saints. Les confréries, les villes, les provinces avaient des patrons. Chaque habitant du ciel avait une spécialité pour laquelle il était invoqué. Saint Hubert guérissait de la rage, saint Roch de la peste, etc. Les voyageurs se mettaient sous la protection de saint Julien :

Tu as dite la patenostre  
Saint Julien, à c'est matin  
Soit en romans, soit en latin  
Or tu seras bien ostelé.

Cette hospitalité était souvent gratuite et le voyageur payait son écho en jouant du luth ou de la viole, en récitant les interminables chansons de gestes, les piquants fabliaux, en chantant des ballades, lais et pastourelles.

Usage est en Normandie  
Que qui est herbeje faut qu'il die  
Fable ou chanson à son hoste.

JACQUES DE LA FAYE.

(La fin au prochain numéro.)



# BIBLIOGRAPHIE

## RAYMOND DE VAUCLAIR

PAR GEORGES DU VALLON

Les trois jolies nouvelles qui composent le volume auquel *Raymond de Vauclair* a donné son nom sont très différentes entre elles. La première se passe en plein tourbillon mondain, au château de Bois-Clacy, puis en Italie et à Wiesbaden, avec un brio d'élégance qui ne fait aucun tort à l'étude très fine des caractères. Le cadre beaucoup plus modeste d'*Un Quiproquo*, est une ville de province : le notaire de l'endroit et sa femme prennent pour le futur gendre, dont ils attendent la première visite, un autre inconnu, le nouveau percepteur qui, préféré par la jeune fille, coupe l'herbe sous le pied au fat ridicule dont il a, sans le vouloir, usurpé la place. La troisième nouvelle, enfin, est un récit historique plein de poésie : l'héroïne, Hedwige, reine de Pologne, y apparaît avec les vertus et les grâces de son aïeule, sainte Elisabeth de Hongrie. Il serait superflu de faire ici l'éloge des qualités d'esprit et de charme qui caractérisent les ouvrages de Georges du Vallon ; nos lectrices ont pu les apprécier à plusieurs reprises (1).



## LE FIANCÉ DE THÉRÈSE

PAR LA COMTESSE DE GROTHAUS

(Traduction de Hugues Villiers)

Il y a, dans ce roman viennois, une partie que nous n'aimons guère, celle qui traite des sociétés secrètes d'une façon puérile et mélodramatique à la fois ; mais l'histoire même de Thérèse est touchante. On admire cette enfant qui, sourde à toutes les calomnies, attend son fiancé absent avec une patience, une foi inébranlables. En vain un rival jaloux veut-il lui persuader que Charles est infidèle. Et quand il aimerait tout de bon la jeune veuve parisienne, M<sup>me</sup> de Lincourt ou la séduisante petite italienne, Beatrice Boscoli, elle n'aurait de rancune ni contre lui, ni contre la femme assez heureuse pour gagner son cœur. Ils n'ont pas échangé de serments irrévocables ; de la part du jeune homme l'inconstance ne serait ni un parjure ni une trahison, mais, s'étant donnée dans le secret de son âme, Thérèse, quoi qu'il fasse, ne peut pas se reprendre. Si Charles de Kauwitz revient

(1) *Raymond de Vauclair*, par Georges du Vallon. Paris, librairie Blériot, H. Gautier successeur, 55, quai des Grands-Augustins.

marié, elle tendra la main fraternellement à sa femme, s'effacera de son mieux et tâchera de devenir une vaillante vieille fille. Tout finit bien d'ailleurs ; ses grands projets de dévouement sont en pure perte. Elle sera récompensée d'avoir cru. Grièvement blessé au service du Pape, amputé d'un bras, son fiancé la réclame après une trop longue épreuve. Il est resté digne d'elle et leur bonheur bien gagné sera fondé sur la confiance réciproque la plus parfaite.

Ce roman, irréprochable sous le rapport de la morale, est écrit, à n'en pas douter, par une très fervente catholique (1).



## LE VAL SAINT-JEAN

PAR MADAME BOURDON

Nous avons le devoir d'indiquer à celles de nos lectrices qui peuvent ne pas connaître ce roman déjà ancien de l'auteur de *la Vie réelle*, une œuvre tout particulièrement touchante et délicate, *le Val Saint-Jean*, dont la librairie Haton vient de tirer une édition nouvelle, jointe sur son catalogue à un ouvrage de piété du même auteur : *Exercices à l'usage des tertiaires de saint François d'Assise*.

*Le Val Saint-Jean*, où s'élève le château presque en ruines du général de Gauzens, ruiné pour le moins autant que lui, assiste à la courte illusion et au loyal sacrifice de Christine de Rymbault, que l'amoureux d'une autre a été sur le point d'épouser par dépit et qui, au retour de la volage adorée, s'efface pour laisser à celui qu'elle aime la liberté d'être heureux. Hélas, il se trouve qu'elle ne lui laisse que la liberté de souffrir. Sa rivale est une *Froufrou* des plus légères ; elle perd l'estime de son mari qui s'éloigne d'elle à la fin, après avoir fait mille efforts infructueux pour l'arracher à une vie dissipée. C'est Christine qui assistera cette pauvre folle à l'heure de l'expiation, de la maladie et de la mort ; c'est elle qui deviendra la mère de son enfant et qui consentira, toujours généreuse, à consoler l'ingrat si coupable jadis envers elle, mais prêt à tout racheter par la fidélité d'un amour fondé, cette fois, sur la raison et sur la vertu (2).

TH. BENTZON.

(1) *Le Fiancé de Thérèse*, par la comtesse de Grothaus, traduction de Hugues Villiers. Librairie Blériot, 55, quai des Grands-Augustins.

(2) *Le Val Saint-Jean*, 2 fr. — René Haton, 33, rue Bonaparte.



# UN PORTRAIT DE FAMILLE

(SUITE ET FIN)



Octobre.

'ANGELUS sonnait le lendemain lorsque je sortis pour dire adieu au recteur. Je n'allais pas le prier de fléchir M. de Gévras : je connais trop ce qu'il y a d'inflexible dans l'âme du vieillard. Il aime Stéphanie, oh ! oui, elle est pour lui le dernier sourire de sa vieillesse,

la consolation d'une vie éprouvée ; mais il aime encore plus ce qu'il appelle son honneur, et il m'a dit, je ne puis l'oublier, que je souillerais sa famille en y entrant !

La matinée était belle, si belle que j'en ressentais un douloureux étonnement. Pauvres rois de la création que nous sommes — rois déchus — nous voudrions que la nature portât notre livrée, que le deuil de notre cœur assombrît l'azur du ciel, atténuat l'éclat des fleurs, et couvrit d'un crêpe le soleil lui-même. J'entrai à l'église, où étaient agenouillés quelques vieux paysans à l'air grave et des femmes pieuses et paisibles... Ceux-là connaissent les sueurs du travail et les soucis de la vie matérielle ; mais pour la plupart, ils ignorent les tourments de l'âme, les désespoirs du cœur ; n'ont-ils pas, après tout, une part meilleure que la nôtre ?

Le recteur n'était point dans sa stalle où d'ordinaire, à cette heure, il fait son oraison. Le vicaire montait à l'autel, et M<sup>lle</sup> Alexandrine, tout près de la balustrade, s'apprêtait à entendre la messe. Je m'approchai d'elle : — Pardonnez-moi, mais j'ai besoin de voir votre frère, n'est-il pas là ce matin ?

— Non, il est absent jusqu'à demain... Vous êtes malade ? Qu'est-il arrivé ? demanda-t-elle tout à coup, évidemment frappée d'un changement dans mon visage.

Et, sans attendre ma réponse, elle se leva de sa chaise, après un signe de croix fervent, et m'invita à la suivre hors de l'église.

— La messe n'est point d'obligation les jours de semaine, et je ne saurais vraiment attendre pour vous questionner, dit-elle aussitôt que nous fûmes sous le porche. Vous avez un chagrin, cher monsieur Robert ? Ah ! si je pouvais quelque chose...

J'attendis deux ou trois secondes pour pouvoir parler.

— Je voulais voir le recteur, dis-je enfin, pour lui annoncer que... tout est fini...

— Fini ! Qu'est-ce qui est fini ? M<sup>lle</sup> Stéphanie n'est pas malade ?

— Non... Mais il n'y a plus rien entre nous... Elle n'est plus ma fiancée...

Comme mes lèvres tremblaient en prononçant ces mots cruels !

Elle s'arrêta soudain, et me regarda avec épouvante.

— Non, ce n'est pas possible ! C'est un malentendu ! Et mon frère qui n'est pas ici ! Qu'est-ce qui s'est passé, au nom du ciel ?

— Ce qui s'est passé ?... Oh ! cela s'est passé il y a longtemps, bien avant ma naissance... Il se trouve que je suis le petit-fils d'un révolutionnaire, d'un apostat, d'un conventionnel, d'un régicide !

Elle me regarda de nouveau avec une expression d'effroi, puis secoua la tête.

— Allons donc ! est-ce qu'on ne l'aurait pas su dans la paroisse ?

— Le savais-je moi-même ? Vous le connaissez — je veux dire son portrait — avec son visage si doux, le trompeur ! et ses cheveux poudrés, et son jabot de dentelle...

— Celui-là un régicide ! Ce n'est pas possible ! Les physionomies ne sont pas trompeuses à ce point.

— Si fait, cela se peut, dis-je avec désespoir. Vous avez entendu parler de Greuze, un grand peintre ? Eh bien, l'un deses plus beaux portraits, si doux, au regard pensif, une figure qu'on aime tout d'abord quand on ignore à quel monstre elle appartient, c'est un des plus fougueux révolutionnaires de 1793, Fabre d'Eglantine.

M<sup>lle</sup> Alexandrine resta un instant silencieuse.

— Et qui donc a fait cette belle découverte, qui me semble vraiment bien utile ? demanda-t-elle d'un air d'humeur.

— M. de Gévras lui-même. Le portrait de mon aïeul porte cette horrible mention. Grand ciel ! j'ai horreur de moi-même quand je pense que son sang coule dans mes veines ! Et je ne m'étonne pas d'être malheureux et maudit si le stigmate de régicide est imprimé sur ma race !

— Vous n'en êtes cependant pas moins bon, cher monsieur Robert, et à vrai dire, si j'avais une fille, les crimes de votre arrière-grand-père ne m'empêcheraient pas de vous la donner...



Est-il possible que l'affection de M<sup>lle</sup> Stéphanie se soit si vite envolée ?

— Elle !.. Ah ! elle souffre autant que moi. C'est M. de Gévras qui nous sépare.

Elle réfléchit un instant, puis, relevant la tête :

— Je ne suis qu'une ignorante, mon cher monsieur, dit-elle avec une ombre de sourire ; mais il me semble que tous les conventionnels ne sont pas des régicides...

Je tressaillis. Comment, dans mon désespoir, une idée si simple ne s'était-elle pas offerte à moi ?

— Le chagrin nous égare et nous fait trop vite jeter le manche après la cognée, reprit-elle. N'avez-vous pas quelque livre qui traite de ces faits et qui pourrait réhabiliter votre aïeul aux yeux de M. de Gévras ? Vous avez beau dire, ce portrait-là n'a pu nous tromper ainsi. Et dans notre pays, où les traditions sont fidèles et la haine si tenace contre les traîtres, on n'estimerait pas autant votre famille, croyez-le, si une tache de ce genre l'avait souillée...

Je passais tout à coup des profondeurs du désespoir à ce que l'espérance a de plus doux. Je serrai les mains de M<sup>lle</sup> Alexandrine, je lui répétai mille fois qu'elle avait été placée sur ma route pour me relever et me faire du bien, puis, je regardai ma montre. Je n'avais pas chez moi d'ouvrage traitant de la Révolution. Mais je pouvais prendre le premier train pour la ville voisine, et chercher à la bibliothèque communale, ou au collège, n'importe où, le renseignement dont dépendait maintenant le bonheur de ma vie. Nous étions arrivés au presbytère, et j'allais prendre congé de M<sup>lle</sup> Alexandrine lorsqu'une apparition inattendue me fit tressaillir.

Stéphanie, debout sur le seuil, attendait évidemment ma compagne.

Peut-être aurais-je dû m'éloigner, je n'en eus pas le courage, je n'en eus même pas l'idée. Je m'élançai vers elle ; elle rentra dans la maison en baissant son voile sur ses yeux rougis, et, sans oser me regarder, se jeta en pleurant dans les bras de M<sup>lle</sup> Alexandrine.

— Mes pauvres enfants, disait l'excellente fille, s'essuyant les yeux, tout n'est pas perdu !

— Mon aïeul peut, après tout, n'avoir pas été un régicide, m'écriai-je.

— Oh ! j'y ai pensé, dit naïvement Stéphanie, et j'étais venue prier M<sup>lle</sup> Alexandrine de vous recommander de vous assurer au plus tôt de son vote... Mon grand-père veut partir ce soir, mais ma tante, qui a été très bonne, a fait surgir des obstacles... Quand pourrez-vous tout savoir ?

— Je pars pour X..., je reviendrai ce soir... Comment aucun de nous n'a-t-il songé à s'assurer d'un fait si simple ?

— Oh ! moi j'y ai pensé, mais grand-père est

si sombre, si malheureux, que je n'ai rien osé lui dire...

L'heure pressait.

— A ce soir, j'espère, dis-je, lui tendant la main.

Elle pleura de nouveau, et, se tournant vers M<sup>lle</sup> Alexandrine :

— J'aurais bien voulu demander quelque chose au recteur, dit-elle en hésitant. Peut-être que vous, qui êtes très savante en religion, pourrez me dire si...

— Et quoi donc ? demanda M<sup>lle</sup> Alexandrine qui s'essuyait les yeux.

— C'est que... cela peut-être va vous sembler naïf, et à M. Robert aussi...

— Dites toujours...

— J'ai eu l'idée de prier Dieu pour que... Ne riez pas, je suis si malheureuse !... pour que l'aïeul de M. Robert n'ait pas voté la mort de Louis XVI.

Je n'eus pas l'idée de rire de cette prière rétrospective, et j'attendais avec anxiété la réponse de M<sup>lle</sup> Alexandrine.

— Je n'oserais pas me poser comme théologienne, dit-elle en secouant la tête ; mais il me semble que puisque pour le bon Dieu, qui est éternel, il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir, il a pu, en prévision d'une humble et fervente prière, garder l'aïeul de M. de Bévry d'un crime si grand...

— Alors prions tous deux bien fort, et vous chère mademoiselle, priez avec nous, dit Stéphanie avec sa délicieuse naïveté.

Son regard si doux, et maintenant plein de confiance, me suivait tandis que je m'éloignais à grands pas.

Est-il possible de peindre l'angoisse qui me dévorait pendant le trajet qui me menait à la découverte de l'innocence ou du crime de mon aïeul ?

Parmi tous ceux qu'entraînait la locomotive, force aveugle et impassible, combien souffraient comme moi ? Quelles émotions de tout genre, joies, peines, inquiétudes, désirs, cupidité, curiosité, ennui, mobiles et passions divers, s'agitent sous ces fronts impassibles ?

J'essayai de me calmer et d'envisager la situation. Si c'était... le pire, s'il s'était trouvé dans une race, jusque-là honorée, un traître assez perfide pour prononcer l'arrêt de mort de son roi, je me résignerais à ma destinée, et courberais les épaules sous le poids de ce souvenir odieux. Il est des crimes qui entachent réellement une race, ou qui, du moins, méritent d'être châtiés jusqu'à la troisième et la quatrième génération... Le sang d'un roi innocent devait retomber sur ceux qui l'avaient versé et sur leurs enfants. La profanation de « l'oint du Seigneur » ne pouvait passer comme un crime ordinaire... S'il en était ainsi, je ne reviendrais pas même à



Kermaria, non, jamais. Je vendrais la maison, la terre, je ferais brûler les portraits... Et jamais je ne songerais à donner à une femme pure, à des enfants innocents, un nom qui serait comme un stigmate... Ce serait un soulagement infini, alors, d'être soldat et d'avoir le droit, sans oser chercher la mort, de m'y exposer pour mon pays...

... Mais s'il en était autrement ! Si ce souvenir atroce ne pesait pas sur moi... Ah ! quelle joie ineffable de sentir ce fardeau ôté de dessus mes épaules, de sentir libre l'élan de mon cœur, de voir renversée cette barrière entre le bonheur et moi !

J'arrivai à la ville, et je m'acheminai à tout hasard vers la mairie.

Il y avait une bibliothèque communale, et elle était ouverte jusqu'à quatre heures...

On m'indiqua la salle. Je parcourais les corridors sordides de la mairie d'un pas automatique, avec les sentiments qui, j'imagine, peuvent agiter le cœur d'un accusé qui rentre dans une salle d'assises pour entendre l'arrêt d'un jury : coupable ou non coupable. La mort ou la vie...

Sur une porte dépeinte, des lettres à demi effacées formaient encore le mot : Bibliothèque.

La salle était vide. Un petit vieillard coiffé d'un bonnet grec, qui lisait un journal, leva vers moi un regard curieux, et essuya ses lunettes avec soin.

— Monsieur, je voudrais consulter un ouvrage sur la Révolution.

— Nous en avons plusieurs à votre service... Le plus complet, c'est Thiers, naturellement... Nous ne pouvons, dans une petite ville, posséder les mémoires que, cependant, certains érudits pourraient...

— Donnez-moi Thiers, s'il vous plaît... Le volume de la Convention...

Il approcha une petite échelle d'un rayon enfumé, assujettit ses lunettes sur son nez, et se mit à chercher parmi les nombreux volumes un *Thiers* petite édition. Mes yeux, plus jeunes que les siens, distinguaient d'en bas les titres sur le dos des volumes : Révolution, — Concordat, — Empire. J'aurais pu lui indiquer ce que je cherchais, et je ne le fis pas... Je devenais lâche, j'avais peur de la vérité, je souhaitais de garder encore l'espoir troublé qui, du moins, était mille fois préférable à l'anéantissement de tous mes rêves...

Tout à coup, par une sorte de mirage, les vitraux de la chapelle semblèrent briller à mes yeux. J'imaginai au fond de mon cœur les bienheureux dont les images protectrices avaient dû présider à notre union, et je promis, si Dieu me donnait le bonheur rêvé, d'ériger à l'entrée de l'avenue de Kermaria un Calvaire devant lequel s'agenouilleraient en passant les affligés...

— La Convention... Voici le volume, monsieur, et même le chapitre...

Je ne pouvais plus reculer. Je fis appel à ce qui me restait de force, et, dans une agonie de crainte, tremblant de rencontrer mon nom dans la liste des régicides, j'ouvris le volume...

O déception ! Pas un nom, si ce n'est celui de Duchâtel, s'arrachant de son lit pour voter le bannissement, c'est-à-dire le salut, et ceux des cinq membres qui refusèrent de voter !...

Comment avais-je lu Thiers autrefois ? Comment avais-je espéré trouver une histoire après tout abrégée, et dans une ville de dixième ordre, un document précis ?

La bibliothèque n'avait point de livre plus complet. Je courus au collège communal. Là non plus, il n'existait aucune liste des conventionnels. Il ne me restait qu'une ressource dans la cruelle déception que je ressentais, je pris le train de Paris après avoir télégraphié au presbytère.

Et comment peindre le moment où, assis à la Bibliothèque nationale devant une pile de journaux, je lus d'un oeil à la fois avide et troublé d'abord les noms des trois cents soixante-et-un membres ayant voté la mort sans condition, mon cœur cessant de battre par instants, dans l'horrible crainte d'y retrouver le mien, puis poussant un soupir de soulagement après chaque nom qui m'était étranger.

Non, un Bévry n'avait pas voté la mort sans condition... Ni la mort avec sursis, ni la détention... Mon aïeul avait voté le bannissement, comme Duchâtel, comme Lanjuinais, dont la mémoire est justement honorée ! Je pouvais respirer largement, et lever la tête comme autrefois... Mon sang circulait de nouveau, jeune et rapide, et mon amour ne souillerait pas ma chère Stéphanie !...

Ce fut encore au presbytère que je télégraphiai le résultat de mes recherches, certain que la bonne M<sup>lle</sup> Alexandrine le ferait connaître au Coat. Je la voulais très claire, cette dépêche mais elle n'en était pas moins mystérieuse et le télégraphiste me regarda d'un air scrutateur en lisant : « Pas voté mort, bannissement ». Il dut chercher dans sa mémoire s'il y avait en ce moment quelque procès à sensation et trouva sans doute bizarre que j'en avertisse un presbytère.

Dès le soir j'étais en wagon, et le lendemain matin, Olive, qui, sans oser m'interroger, avait souffert de mes soucis, comme un pauvre chien fidèle qui regarde avec des yeux inquiets le front attristé de son maître, Olive, dis-je, me remit une lettre du Coat.

Elle était ainsi conçue :

« Monsieur,

« Quand vous reviendrez, j'aurai quitté le



« Coût avec ma petite-fille. Elle m'a entretenu  
« de l'espoir qui vous a entraîné à des recher-  
« ches superflues. Je regrette de vous le dire,  
« mais ce n'est pas seulement au descendant  
« d'un régicide que je refuserai mon alliance,  
« mais au fils d'un conventionnel.

« J'ai le légitime orgueil de me dire que ja-  
« mais, dans ma famille ni dans celle de ma re-  
« grettée compagne, on n'a pactisé avec les  
« ennemis du roi légitime. Je suis profondé-  
« ment triste de penser que votre ancêtre a  
« abandonné son parti, renié sa foi politique et  
« très probablement sa foi religieuse. Il s'est  
« assis sans frémir à côté des assassins; il a  
« respiré l'air que souillait leur présence, il a  
« sans bondir d'horreur entendu l'arrêt inique  
« porté contre son roi. Il n'a pas élevé une voix  
« généreuse, il n'a pas crié contre ceux qui  
« disaient : La mort ! L'acquittement ! Il a émis  
« ce vote timide, hypocrite, qui, en sauvant la  
« vie du roi, lui arrachait son royaume et le  
« chassait de son pays comme un criminel.

« Que voulez-vous ! Je suis d'un autre âge et  
« fait tout d'une pièce. Je n'admets ni les tra-  
« hisons, ni même les compromis. Non seule-  
« ment ce qui est lâche me répugne, mais ce  
« qui est timide me révolte. Plutôt la mort  
« qu'un compromis.

« Je souffre, cependant, de ce que des prin-  
« cipes inébranlables m'obligent à affliger un  
« galant homme, et à repousser pour ma chère  
« fille un mari qui était digne de son affection.  
« Elle possède à un trop haut degré le sens du  
« respect dû à sa race pour ne pas se résigner  
« même au brisement de son cœur.

« Pardonnez à un vieillard qui trouve pour la  
« première fois que l'honneur a des exigences  
« cruelles, et croyez à son estime inaltérable  
« pour votre caractère. »

Je m'étais enfermé dans ma chambre pour lire  
cette lettre. Plus mes espérances étaient redeve-  
nues vives, plus je souffrais cruellement de ce  
nauffrage de mon bonheur.

Que répondre à un tel obstiné ? Comment  
lutter contre des idées absurdes à force d'être  
chevaleresques ? Je pleurais comme un enfant  
lorsque Olive vint frapper doucement à ma  
porte.

Je n'ouvris pas.

— Monsieur Robert, il faudrait manger.

— Je n'ai pas faim.

— M. le recteur a dit qu'il viendra demain  
matin ; il a été forcé de s'absenter aujourd'hui.  
Ne voulez-vous pas ouvrir ?

— Non, ma bonne Olive, je suis souffrant,  
brisé...

J'hésitai un instant, et je demandai à travers  
la porte :

— Ils sont partis ?

— Oui, répondit-elle tristement.

Elle attendit encore un instant, espérant  
peut-être que j'ouvrirais, puis elle s'éloigna d'un  
pas lent.

Comme la journée fut longue et cruelle ! A  
sept heures, je cédai aux instances de ma fidèle  
servante, mais j'essayai en vain de manger, j'é-  
touffais de douleur.

Il faisait déjà nuit, l'air était doux. J'étais  
debout près de ma fenêtre, regardant vague-  
ment les grandes masses d'arbres de l'avenue  
se détachant sur le ciel étoilé. Tout était mer-  
veilleusement calme, le grillon chantait encore,  
se croyant en été, quelques vols d'oiseaux de  
nuit battaient l'air dans le silence, et les étoiles  
étaient si brillantes que, bien qu'il n'y eût pas  
de lune, elles éclairaient à demi la cour.

Tout à coup, le bruit retentissant de la cloche  
fêlée me fit tressaillir. Était-ce le recteur ? Je ne  
savais si, en ce moment, je désirais ou non sa  
présence. Peut-être n'est-ce pas à la première  
heure d'un brisement qu'on peut entendre une  
parole de consolation.

Yvon sortit de la cuisine de son pas tranquille  
et s'achemina vers la grille, derrière laquelle je  
distinguais deux ombres.

Ce n'était pas le recteur. Il y avait un paysan,  
reconnaissable à son grand chapeau de feutre,  
et une femme de petite taille, voilée, drapée dans  
une pelisse, dont la présence me causa une  
inexplicable surprise.

Il n'y eut pas de longues explications à la  
porte. Yvon fit entrer ces visiteurs inattendus,  
referma la grille, et interpella sa femme à haute  
voix pour donner de la lumière.

Le paysan se dirigea vers la cuisine et, quand  
je vis Olive ouvrir la porte du salon, je descen-  
dis, me demandant de quelle singulière aven-  
ture ma maison se trouvait le théâtre.

J'avais pensé à une voyageuse égarée, à une  
de mes voisines venant demander une assis-  
tance quelconque. Je ne puis énumérer la foule  
de pensées confuses qui tourbillonnèrent dans  
mon cerveau, lorsque ma visiteuse ayant dé-  
noué à demi la mantille qui couvrait sa tête et  
son visage, je me trouvai en face de M<sup>lle</sup> de  
Gévras.

— Elle n'est pas partie ?

Ce fut mon premier cri, cri d'amour, cri d'es-  
pérance. Mais elle secoua tristement la tête, et,  
se laissant tomber dans un fauteuil :

— Hélas ! oui, elle est partie. N'avez-vous  
pas trouvé la lettre de mon père ?

— Je l'ai lue. Je croyais tout fini, et cepen-  
dant, votre présence me donne je ne sais quel  
espoir.

— Il ne faut pas trop espérer, dit-elle douce-  
ment, mais il ne faut pas non plus se décou-  
rager trop vite... Vous m'avez peut-être cru  
indifférente à votre douleur, l'autre jour. Je ne



le suis pas. Ma santé me rend languissante, mes nerfs s'affectent de toute démonstration trop vive; mais je ne puis être insensible au bonheur de l'enfant que j'ai vue naître; j'ai, pour ma part, renoncé de bonne heure au mariage. Je m'étais fait, je pense, un idéal irréalisable. Puisque Stéphanie a trouvé le sien, je désire sincèrement qu'elle soit heureuse.

— Quoi ! espérez-vous fléchir votre père ?

— Moi ? Oh ! non ! Je ne suis pas faite pour la lutte, et la lutte, d'ailleurs, irriterait encore sa résistance. Il faut laisser faire le temps, et aussi la douleur de Stéphanie, devant laquelle, je l'espère, la conscience de mon père parlera. J'aurais compris qu'il reculât devant un aïeul régicide, bien qu'il fût injuste de vous rendre responsable de ce passé. Aujourd'hui, il tombe dans l'exagération de ses principes.

— Et oserai-je demander pourquoi vous n'êtes pas partie ?

— Le départ de mon père n'est pas définitif. Il a affaire au Coat. Il a voulu distraire Stéphanie; il la conduit en ce moment chez une parente de son père, puis il viendra me reprendre, espérant, je puis l'avouer, que vous serez parti vous-même d'ici là.

— Vous redoutiez, je le croyais, de prolonger votre séjour en Bretagne dans cette saison.

— Oui, mais ma nièce m'a priée de rester et de vous transmettre un message...

— Et vous avez bravé le froid de la nuit pour me l'apporter sans retard ! m'écriai-je, sincèrement ému.

— J'aurais souffert de penser que vous lisiez cette lettre si dure, sans consolation. Il fait doux ce soir, je suis très chaudement vêtue; je n'ai pas voulu faire atteler, le vieux Pierre connaît seul ma démarche, et j'espère que ma santé n'en souffrira pas...

— Et le message de votre nièce ?...

— Le voici : elle ne désespère pas encore. Elle a fait vœu, si vous êtes un jour unis, de faire élever une flèche gothique à votre chapelle, et d'y faire célébrer chaque année plusieurs messes. De plus, elle veut doter annuellement une jeune fille du village qui soit, avec l'autorisation du recteur, mariée ici-même. Cependant, elle ajouta que, le jour où vous n'aurez plus d'espoir, elle souhaite que vous trouviez près d'une autre le bonheur qu'elle vous eût donné.

M<sup>lle</sup> Amélie s'essuya les yeux tandis que je sanglotais en protestant que je n'aurais jamais d'autre femme que Stéphanie.

Elle se leva.

— Il faut que je parte, dit-elle, et ce ne sera pas sans vous donner une autre parole d'espérance. Je suis restée parce que je suis sur la voie d'une découverte qui pourra peut-être fléchir mon père. Ne me questionnez pas, c'est encore trop vague; mais, de votre côté, agissez.

Fouillez les archives de Kermaria, interrogez les souvenirs, les lettres, les papiers de vos voisins, tâchez d'en faire ressortir ce fait que votre aïeul, le conventionnel, n'était point un fougueux révolutionnaire... Vraiment, pouvait-il l'être, avec ces yeux-là ?

Je tressaillis. En mon absence, on avait renvoyé du Coat le pastel qui causait tous mes chagrins, et Olive, ignorante du motif qui rompaît mon mariage, l'avait suspendu à sa place ordinaire, d'où il nous regardait avec sa fine et mélancolique ironie.

— Refaites son histoire et fiez-vous à moi. Si peu de ressort que me laisse ma mauvaise santé, je ne suis pas, croyez-le, une alliée à dédaigner...

Je la questionnai en vain. Il y a dans sa tournure d'esprit, telle que l'ont faite les romans insignifiants dont elle fait sa pâture ordinaire, quelque chose de mystérieux qui se donne carrière en ce moment.

Je la reconduisis jusqu'au Coat et je rentrai dans le calme solennel de cette belle soirée, qui ne me semblait plus maintenant une ironie, mais un encouragement...

Et, revenu chez moi, j'ai écrit ce long récit, si long que les premières lueurs du jour, encore grises, envahissent ma chambre et font pâlir la lumière de ma lampe. Le coq jette sa note matinale, stridente, éclatante comme une fanfare, de timides chants d'oiseaux préludent au réveil de tous les hôtes ailés de l'avenue, et en moi renaît, avec le soleil levant, un rayon d'espérance.

Octobre.

J'ai vu le recteur. Il est navré et il m'a raconté les luttes qu'il a livrées contre M. de Gévras, faisant appel à tous ses sentiments de père et même de chrétien, entassant tous les raisonnements politiques pour lui prouver que le plus ardent des amis de Louis XVI n'avait d'autre chance de le sauver que de le faire quitter, sous n'importe quel mot de passe, son royaume inhospitalier. Il a essayé de lui faire sentir ce qu'avait de cruel pour Stéphanie et aussi d'outré et de ridicule en soi cette rancune d'outré-tombe, cette susceptibilité par trop chatouilleuse.

— Et cependant, a achevé l'excellent homme, je ne puis renoncer de sitôt à la pensée de vous marier dans cette jolie chapelle...

Je lui parlai de l'espoir mystérieux de M<sup>lle</sup> Amélie. Mais il secoua la tête.

— Mon cher enfant, dit-il, je crois qu'il faut vous en rapporter plutôt à la bonté de la Providence, et aussi à la tendresse paternelle de M. de Gévras, qu'aux fantaisies d'une imagi-



nation légèrement faussée. M<sup>lle</sup> de Gévras vit dans un monde idéal, et croit que le monde est machiné comme un théâtre et la vie comme un roman. Cependant, le conseil qu'elle vous a donné par rapport à votre aïeul est bon. Essayez de sortir de l'ombre ses motifs, ses actes, sa réputation même. Je vais, pour mon compte, examiner tout ce que je possède au presbytère et à la sacristie de vieux papiers... Les châtelains du voisinage pourront peut-être vous aider.

Trouver une occupation précise, faire quelque chose alors qu'on est plongé dans l'angoisse et l'impuissance de l'attente, ah! c'est une bénédiction! Je vais, dès aujourd'hui, me mettre à ces recherches.

Octobre.

Je ne trouve rien qui soit probant.

M. de Saint-Georges a entendu raconter à son grand-père que mon aïeul, après avoir voté contre la mort de Louis XVI, était revenu à Kermaria, qu'on y avait fait plusieurs visites domiciliaires, et qu'il avait dû, au commencement de 1794, quitter momentanément le pays. De détails, point.

M<sup>me</sup> de Kergeallan a retrouvé une vieille lettre de sa grand'mère, annonçant, en ces termes, la mort de M. de Bévry :

« Notre voisin a été enterré hier. Le chevalier de Saint-Bris, qui s'était brouillé avec lui parce qu'il avait refusé d'émigrer et s'était laissé porter aux Assemblées dans le fol espoir d'y faire du bien, l'a vu à son lit de mort et a tenu un des cordons du poêle. »

Enfin, le recteur a trouvé la minute d'une lettre d'un de ses prédécesseurs, messire Jean Larcher, remerciant, en termes respectueux, mon aïeul d'un don fait à la paroisse en 1804.

De lui, de cet aïeul, pas un mot, pas une lettre, pas une parole recueillie dans toute la liasse immense de correspondance que j'ai dépouillée patiemment. Il reste mystérieux pour moi; demeura-t-il fidèle à ses convictions, parut-il « aux Assemblées » dont parle M<sup>me</sup> de Kergeallan, ce qui semblerait prouver qu'avant d'être membre de la Convention, il fit partie de la Constituante, peut-être de l'Assemblée législative, y parut-il, dis-je, pour essayer d'enrayer le mouvement effroyable qui menait la France aux abîmes et le roi à l'échafaud? Ou, subissant l'entraînement de son époque, partagea-t-il un instant les illusions généreuses et folles qui germèrent à l'aurore de la Révolution?

Octobre.

Mon congé va s'achever. Tout commence à changer autour de moi. Les feuilles sèches couvrent d'un tapis aux tons fauves la belle avenue

dont les branchages éclaircis laissent voir des lambeaux de ciel bleu pâle. Le soleil se couche plus tôt, les soirées sont longues, et je ne puis tenir en place dans ce salon où l'intimité eût semblé si douce maintenant que la lampe est allumée et que, chaque soir, on allume une flambée dans la vieille cheminée de pierre.

Je n'ai pas revu M<sup>lle</sup> de Gévras, et je n'ose aller au Coët.

Octobre.

Quels amis incomparables j'ai trouvés au presbytère! Je ne puis voir qu'eux. Les autres, que le départ de M. de Gévras intrigue après le bruit qui avait couru de notre mariage, me poursuivent en vain de leur curiosité bienveillante, mais tracassière. C'est par le recteur que j'ai appris le prochain départ de M<sup>lle</sup> Amélie. C'est par M<sup>lle</sup> Alexandrine que j'ai su qu'elle avait de l'espoir.

Octobre.

Hier j'ai reçu, à la tombée de la nuit, une visite nouvelle de M<sup>lle</sup> de Gévras.

Elle s'est approchée de mon feu avec délices, puis a tiré de dessous sa mante une liasse de papiers.

— Voici, me dit-elle, la découverte que j'ai faite, et sur laquelle je fonde mon espoir de fléchir mon père... J'avais trouvé par hasard, dans une caisse pleine de vieux livres, une lettre qui m'avait mise sur la trace d'un petit mystère de famille. J'ai cherché, fouillé nos vieux meubles, et j'ai découvert la preuve que nous ne sommes pas, nous non plus, une famille impeccable. Si votre aïeul a été conventionnel, il a pu, du moins, jouer à la Convention un rôle invariablement fidèle. Mon aïeul, à moi, a offert ses services à Napoléon, et les a même mis à un prix si haut, qu'ils ont été refusés... De là cette haine dont mon père a cru jusqu'ici pouvoir tirer un sujet d'orgueil...

Elle plaça sous mes yeux des lettres péremptoires. Comment ont-elles été conservées? Sans doute pour nourrir une rancune invétérée, ou plutôt par une permission de la Providence, qui voulait que Stéphanie fût ma femme.

— J'ai lieu de croire, reprit M<sup>lle</sup> Amélie, que mon père ne résistera pas à l'argument que représente cette correspondance étrange. Je vous avoue qu'au moment d'être l'instrument d'une mortification, je dirai même d'une humiliation qui doit l'affecter profondément, j'ai ressenti quelque hésitation; devais-je causer à mon père une peine sensible, même dans l'espoir qui m'anime? J'ai soumis mon cas de conscience au recteur. Il croit que si je n'ai pas d'autre moyen de réussir, je puis employer celui-là, en usant de



toutes les formes que peuvent suggérer le respect et l'affection. En somme, c'est son orgueil de race qui sera froissé; qu'est cela près de votre bonheur à tous deux? Stéphanie est si délicate, si tendre, que je craindrais pour sa santé même, si son avenir était à jamais brisé... Ayez confiance, attendez de bonnes nouvelles...

Je l'ai reconduite à travers l'avenue, sur cet épais tapis qui craquait et s'enfonçait doucement sous nos pieds.

Toutes les fleurs du jardin ornent la chapelle, et Olive y fait brûler des cierges...

Octobre.

Ils sont revenus! Ce matin, M. de Gévras est entré chez moi, un peu vieilli, très grave. Il m'a tendu la main.

— Pardonnez-moi, m'a-t-il dit d'un ton un peu solennel. Je croyais qu'il n'y avait pas une tache dans la famille de Stéphanie... j'y trouve une trahison... C'est moi qui, maintenant, viens vous demander si vous ne voyez pas une souillure indélébile dans la conduite d'un homme qui, ayant mendié les faveurs de l'usurpateur, se targue d'une fidélité menteuse, et attribue à un sentiment de justice une haine qui n'était qu'une odieuse rancune...

Ah! que je bénissais l'aïeul ambitieux de Stéphanie! Je ne répondis qu'en me jetant dans les bras de M. de Gévras qui, vaincu par l'émotion, pleurait en m'appelant son fils...

Novembre.

Est-ce que la campagne est triste? Est-ce que la pluie tombe? Est-ce que le vent n'apporte pas à notre oreille la plus harmonieuse des musiques?

En tout cas, le temps était tiède, un pâle soleil brillait dans un ciel gris et doux, et quoique la porte fût grande ouverte, les lumières de la petite chapelle ne tremblaient même pas dans son ombre bénie...

Elle était pleine de monde, cette chère enceinte. Quelques parents très proches, les vieux amis de mon grand-père. Quand j'entrai, j'aperçus, comme une grande tache blanche, l'immense coiffe de dentelle de la bonne Alexandrine, qui pleurait de joie.

Sur les vitraux, nos chers patrons semblaient transfigurés par un brillant rayon de soleil, et les fleurs qui ornaient l'autel avaient été arran-

gées par elle, par ma Stéphanie... Quelle vision de bonheur quand elle s'agenouilla à mon côté et que je vis, sous ses voiles, ses yeux brillants de larmes se lever vers l'autel! Elle ne me regarda pas. Oh! non! Je ne l'eusse pas désiré en ce moment! Elle était toute à son action de grâces, mais je sentais que je serais maintenant au fond de toutes ses prières.

Le recteur voulut nous parler. Il commença : « Mes chers enfants... »

Puis sa voix faiblit, il étouffa en sanglots, et murmura d'un accent entrecoupé :

« Je suis trop heureux de vous voir unis, pour ce monde et pour l'autre! Aimez Dieu, c'est ainsi que votre amour sera éternel... »

Et il ne put en dire plus long.

— Quel dommage! me dit plus tard le vicaire. M. le recteur avait composé un si beau discours! Moi je trouve que rien n'est plus éloquent que les larmes...

En sortant de la chapelle, Stéphanie me montra d'un geste le vieux sculpteur, perdu dans sa prière. Tous nos humbles amis étaient là, c'était une bénédiction...

Avant de retourner au Coat, nous entrâmes un instant dans le salon, où M<sup>lle</sup> Alexandrine, évoquant un souvenir délicat, avait dressé une table sur laquelle figuraient, avec des pâtisseries diverses, plusieurs piles de crêpes de dentelle...

Nous allons quitter ce cher pays, vers lequel nous ramèneront tous mes congés, nous y sommes bien résolus. La chapelle restera ouverte, confiée aux soins de M<sup>lle</sup> Alexandrine.

Nous avons décidé M. de Gévras à nous suivre; la douceur du climat de X..., où je suis envoyé, a tenté M<sup>lle</sup> Amélie qui, ayant joué son rôle de bonne fée, rentre dans son ombre et reprend ses châles et ses romans...

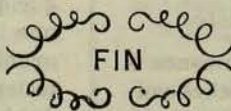
Ce matin, nous avons trouvé M. de Gévras debout devant le portrait de mon aïeul le conventionnel.

— S'il vous est pénible de le voir, dis-je en souriant, je l'exilerai de ce salon. Aussi bien, je lui en veux un peu des tourments dont il a été la cause.

— Non, non, gardez-le; je lui dois peut-être d'être moins orgueilleux qu'autrefois, a répondu M. de Gévras avec un soupir.

— Et moi, s'est écriée Stéphanie, je l'aime pour nos souffrances mêmes! N'est-ce pas grâce à lui que nous avons compris combien nous nous aimons?

M. MARYAN.





# CINQ SOUS

(NOUVELLE AMÉRICAINE)



LLONS, Charles, je t'en supplie, promets de m'accompagner demain à la soirée des demoiselles Lablanche.

Et, tout en parlant, ma petite sœur Estelle me suivait le long du corridor qui conduisait à la rue; d'une main, elle s'appuyait à mon bras et, de l'autre, essayait, en se levant

sur la pointe de ses pieds, de caresser le bas de mon visage,

— Allons donc, Estelle! m'écriai-je, tu sais que je ne puis pas supporter les demoiselles Lablanche; de plus, je ne danse pas et ne suis rien qu'un vieux garçon fort bourru et fort désagréable.

— Un vieux garçon à vingt-huit ans! s'écria-t-elle en riant, tu n'y penses pas! Quant aux demoiselles Lablanche, j'avoue qu'elles ne sont pas toujours très aimables, mais elles ont en ce moment chez elles une cousine qui est la plus charmante créature que l'on puisse voir.

— Ah!... Et quel est ce prodige, et d'où vient-il?

— Ce prodige s'appelle Laure Belmont et vient tout droit des Attakapas.

— La patrie des jolies femmes, dis-je en riant.

Nous étions à la porte; des affaires importantes m'appelaient au dehors et il fallait à tout prix me débarrasser des deux petites mains qui me retenaient. Je promis donc, au milieu de deux baisers, d'accompagner ma petite sœur à la soirée que devaient donner, le lendemain, les demoiselles Lablanche, deux vieilles filles que je détestais de tout mon cœur.

Maintenant, amies lectrices, quelques mots d'explications, s'il vous plaît, sur ma famille et sur moi. J'avais dix ans et Estelle n'était pas encore née, lorsque mon père, le juge Morin, mourut. Il laissait une jolie fortune à sa femme et à ses enfants. Deux mois après sa mort, Estelle venait au monde. Quoique bien jeune, je compris que je devenais, en quelque sorte, le chef de la famille, le père plutôt que le frère d'Estelle. A ma sortie du collège, je m'adonnai entièrement à l'étude de la loi, car mon père avait toujours

manifesté le désir de me voir avocat. Il y avait déjà quatre ans que j'avais été reçu membre du barreau. Seul, je dirigeais le placement de notre fortune. Ma mère et ma sœur avaient en moi une confiance illimitée et m'entouraient, à qui mieux mieux, de ces mille petits soins, de ces attentions délicates qui me rendaient mon chez moi de plus en plus cher et me faisaient adorer ces deux précieuses créatures qui étaient pour moi l'univers. A vingt-huit ans, aucun amour n'avait encore troublé ma vie; je me considérais comme un vieux garçon et, quand ma mère parlait du moment où j'amènerais une jeune femme sous notre toit, je haussais les épaules et je souriais de pitié.

Mon *office* était situé à un demi-mille de notre maison. Je faisais tous les matins la route à pied pour me donner de l'exercice, mais je prenais généralement le char pour m'en revenir à quatre heures. Le matin en question, cependant, le temps était à la pluie; je relevai la tête pour examiner les nuages qui couraient sur le ciel et fis un mouvement rétrograde après avoir descendu les deux premières marches de l'escalier.

Estelle, toujours debout à la porte du corridor, crut avoir compris mon intention; elle courut chercher un parapluie qu'elle me tendit. Je le repoussai avec une sorte d'horreur; il faut bien l'avouer, un jeune homme avec un parapluie ouvert au-dessus de sa tête ou tenant un éventail à la main, est pour moi le comble du ridicule.

Je me mis donc brusquement en route; mais, au bout d'un instant, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber sur un chapeau nouvellement acheté et sur un pardessus que je portais pour la première fois. Il n'y avait donc plus à hésiter; le char passait au même moment, je fis un signe au conducteur et, l'instant d'après, j'étais installé sur des coussins bourrés de noyaux de pêches, mais au moins à l'abri de la pluie qui augmentait de plus en plus.

A peine assis, je mis la main dans ma poche pour y chercher un billet de char ou pour le moins une pièce de cinq sous afin de les déposer dans la boîte; mais ni billet, ni cinq sous, ni porte-monnaie, ne se rencontrèrent sous mes doigts crispés et, avec une malédiction exhalée entre mes dents, j'acquis la désolante certitude que mon porte-monnaie était resté dans la poche du vêtement que je portais la veille. Et, pendant ma recherche, le conducteur s'était retourné et



me demandait le prix de mon passage. Quelqu'un s'est-il trouvé dans une pareille position? Oh! si cela est, je le plains de toute mon âme.

Que me restait-il à faire? battre une retraite ignominieuse?... Jamais, la pluie tombait trop fort. Demander au conducteur d'attendre jusqu'à ce que je fusse rendu à mon office? Est-ce que jamais un conducteur de char a accordé du temps à quelqu'un?

Je tournai mes regards (un peu effarés, je suppose) vers mes compagnons de voyage, espérant rencontrer un ami, une simple connaissance qui consentirait peut-être à me prêter cinq sous. Ah! bien oui! toutes ces figures m'étaient absolument étrangères; au fond, deux cuisinières, panier au bras, s'en revenaient du marché et échangeaient leurs remarques sur le prix du poisson et des haricots. Là, une petite miss, allant à l'école, s'amusa à sucer un bâton de candi, tandis que deux plâtriers, couverts de chaux, se tenaient assis vis-à-vis l'un de l'autre à la porte d'entrée, et, dans un coin, immobile comme une statue, une jeune femme (à en juger par sa tournure), habillée de brun, la tête couverte d'un chapeau imperceptible et d'un voile tellement épais qu'on aurait pu facilement l'appeler un masque. Mes yeux s'arrêtèrent un instant sur elle, et tout ce que je pus voir de sa personne, ce furent deux petites mains dégantées, blanches et potelées. Mais je n'étais guère en train d'admirer des mains ni quoi que ce fût en ce moment.

Une seule chose m'apparaissait claire et nette : aucun de mes compagnons de route ne semblait disposé à me tirer d'embarras et, de mon côté, je ne me sentais nullement enclin à leur demander ce service. Il fallait, bon gré mal gré, faire contre fortune bon cœur et quitter le char malgré la pluie qui tombait par torrents. Oh! comme en cet instant je maudis mon préjugé ridicule au sujet des parapluies!

J'allais donc me lever pour exécuter ma résolution quand la jeune dame dont j'ai parlé tira le cordon pour faire arrêter le char et se dirigea vers l'escalier; je me reculai pour la laisser passer et, lorsqu'elle fut devant moi, elle se pencha et je sentis qu'elle me glissait quelque chose dans la main; je regardai involontairement : c'était une pièce de cinq sous! Hourrah! j'étais sauvé! Je cherchai vite ma bienfaitrice du regard; je l'aperçus au moment où elle entrait dans un magasin de modes.

Je n'attendis pas un second appel de la part du conducteur; je fis tomber les cinq sous dans la boîte et ceci avec un bruit qui attira sur moi les regards de tous mes compagnons de route. Mais, en retournant à ma place, je sentis quelque chose sous mon pied et, me baissant, je ramassai une petite paire de gants bruns, roulés l'un dans l'autre comme les femmes seules savent rouler

les gants. Je compris de suite que ma bienfaitrice les avait laissés tomber en glissant la pièce de cinq sous dans ma main. Je me souvins de les avoir vus sur ses genoux quelques moments auparavant, tandis que j'examinais ses petites mains nues. Je glissai les gants dans la poche de mon pardessus, remettant leur inspection à mon arrivée chez moi.

A peine installé dans mon fauteuil, vis-à-vis de mon bureau, je retirai les gants de ma poche et me mis à les examiner, à les tourner en tous sens avec l'espoir d'y trouver un nom ou du moins des initiales qui, peut-être, m'aideraient à découvrir ma belle inconnue.

— Car elle doit être belle, cela coule de source, me dis-je en continuant mes recherches. Mais, je ne découvris ni nom ni initiales. Ces deux petits bijoux (si je puis me servir de cette expression en parlant de gants) étaient d'un brun tirant sur l'acajou, moelleux, parfumés, avec quatre petits boutons dorés et portant le numéro six, ce qui m'aurait fait deviner, si je ne le savais déjà, que mon inconnue avait la main délicate d'un enfant.

— N'importe! je vous garderai, chers petits, dis-je en les repliant et en les remettant dans ma poche; quelque chose me dit que je rencontrerai votre maîtresse un de ces jours et, alors, je vous remettrai entre ses jolies petites mains.

Pendant toute cette journée, je fus hanté par la pensée de ma mystérieuse bienfaitrice. Je n'avais pas vu ses traits, mais je devinais qu'elle était belle. Sa taille était si élégante, si gracieuse! Ses mains si blanches et si potelées! Je ne connaissais pas son nom, mais je savais, par expérience, qu'elle avait un cœur bon et délicat, et je commençai à croire que j'allais devenir amoureux d'une étrangère, moi qui le matin même avais décrété que je n'étais rien qu'un vieux garçon bourru et désagréable.

En rentrant chez moi, je racontai à ma mère et à ma sœur l'oubli de mon porte-monnaie et l'embarras que cet oubli avait causé; de mon inconnue, je ne dis pas un mot.

— Et comment t'es-tu tiré de là? me demanda Estelle.

— J'ai quitté le char, voilà tout.

Je l'avais quitté en effet, mais seulement vis-à-vis de mon office.

Le lendemain, selon ma promesse, j'accompagnai ma sœur chez les demoiselles Lablanche. Les salons étaient remplis de monde et les deux vieilles filles, plus laides que jamais, en faisaient les honneurs d'une manière qui n'appartenait qu'à elles. Il y avait à peine un quart d'heure que nous étions arrivés lorsqu'Arthémise (un vrai nom de vieille fille) vint à moi, accrochée au bras d'une jeune personne blonde et gracieuse.



— Cousine Laure, dit-elle, laisse-moi te présenter un de nos amis, monsieur Charles Morin. Monsieur Morin, mademoiselle Belmont.

Je devinai que je me trouvais en présence du phénomène dont m'avait parlé Estelle.

Naturellement je fis un grand salut et balbutiai quelques mots de politesse; mais en relevant les yeux je m'aperçus avec surprise que le charmant visage de Laure Belmont était couvert de rougeur et qu'une sorte d'embarras se lisait dans ses regards. Pourquoi cela? Serait-elle timide à ce point? ou plutôt... Ah! elles en sont bien capables! Ne serait-ce pas que l'une de ces terribles Lablanche lui a parlé de moi comme d'un bon parti, lui a probablement conseillé d'essayer de faire ma conquête? et la charmante enfant rougit à cette pensée et la repousse avec cet embarras qui la rend si jolie. Et voilà pourquoi elle semble timide près de moi, tandis qu'elle rit et cause avec les autres jeunes gens qui l'entourent et la proclament la reine du bal.

La première question que m'adressa Estelle en revenant chez nous fut celle-ci :

— Comment trouves-tu Laure Belmont, Charles?

— Assez bien, répondis-je avec indifférence.

Je dois pourtant avouer que si je l'avais rencontrée la veille, j'en serais probablement devenu amoureux; mais aujourd'hui je ne voulais être amoureux que de mes petits gants bruns, ne connaissant point le nom de ma charmante inconnue, c'est ainsi que je la nommais dans mon cœur.

Estelle, avec son caractère *impulsif*, se mit à adorer Laure Belmont, elle allait la chercher pour passer la journée, la gardait souvent à coucher et je dois avouer que sa présence était une charmante addition à notre cercle de famille.

Je me répétais continuellement qu'elle m'était tout à fait indifférente, mais je ne quittais jamais la maison pendant les soirées qu'elle y passait, et c'était toujours avec empressement et sans murmurer que j'accompagnais ma petite sœur et son amie partout où leur caprice les entraînait.

Un matin, Laure arriva de bonne heure et demanda à Estelle si elle avait un engagement, car, ajouta-t-elle, j'ai à courir les magasins aujourd'hui, et je désire que vous m'accompagniez, chère enfant.

Estelle avoua à son amie qu'il lui était impossible de quitter la maison pendant la matinée, elle attendait une visite; mais elle obtint facilement de Laure la promesse de passer la journée avec elle.

— Nous sortirons aussitôt dîner, ajouta-t-elle.

E revenant chez moi à quatre heures, je trouvais les deux jeunes filles prêtes à sortir.

Laure Belmont était toujours habillée avec une élégance sans pareille : ce jour-là elle portait un costume complètement brun; la robe de soie garnie de velours, le chapeau sur lequel se balançait une longue plume, tout jusqu'aux mignonnes bottines de maroquin, était d'un brun clair et chatoyant. Pourtant, il y avait une ou deux légères exceptions : le ruban qui retenait les dentelles de son fichu était bleu et les gants qui recouvraient ses petites mains étaient noirs. Elle les montra en riant à Estelle.

— N'est-ce pas qu'ils correspondent bien avec le brun de ma toilette? demanda-t-elle; j'ai perdu ceux que j'avais coutume de porter avec cette robe, et c'est en partie pour les remplacer que je sors aujourd'hui.

Je dressai l'oreille. Je n'ai jamais été bien timide; je regardai Laure et me dis que j'avais dû être aveugle pour n'avoir pas reconnu à première vue cette taille gracieuse, ces mains sans pareilles et cette démarche élégante. Je me levai et marchant hardiment vers elle :

— Mademoiselle, lui demandai-je, où et quand avez-vous perdu vos gants?

Elle rougit et hésita.

— Il y a de cela environ quinze jours, répondit-elle avec effort. J'étais dans un des chars de la rue des Magasins... je tenais mes gants à la mains lorsque... Mais pourquoi ces questions, monsieur Morin?

— Vous le saurez tout à l'heure. Dites-moi, ajoutai-je, le temps... était-il à la pluie?

— Oui... je crois cela... mais...

— Attendez et écoutez, dis-je en l'interrompant. Il y a environ quinze jours que, comme vous, mademoiselle, je m'embarquai dans un des chars de la rue des Magasins, et ceci à cause de la pluie qui tombait très fort... Et là, je rencontrai un ange qui me sauva la vie; et cet ange, toujours comme vous, perdit ses petits gants bruns dans le char, et si l'ange me le permet, j'irai les lui rapporter ce soir et je lui dirai la récompense que je demande en retour.

Laure était aussi rouge qu'une cerise. Estelle nous regardait de ses yeux tout étonnés, me croyant, bien certainement (elle me l'a dit depuis), pris d'un grain de folie. Quant à Laure, en m'apercevant, à la soirée de ses cousines, elle m'avait reconnu, et de là son embarras.

Le même soir, je me présentai chez les dames Lablanche et demandai à voir mademoiselle Belmont. Au bout d'un moment elle descendit, toute rouge, toute timide, toute craintive. Je lui présentai les gants.

— Sont-ils bien à vous? lui demandai-je.

Elle les prit, les déroula et d'une voix à peine intelligible prononça ce seul mot :

— Oui.

— Et ma récompense? demandai-je.

Elle tenait ses yeux fixés sur le tapis.



— Laure, lui dis-je, échangeons : les gants pour vous, la main pour moi.

Et tout en parlant, je m'étais emparé de l'une de ses mains que je pressais tendrement entre les miennes. Elle ne la retira pas.

— Est-elle bien à moi, Laure? demandai-je.

Elle laissa tomber sa tête sur mon épaule sans répondre, l'émotion étouffait sa voix. Je l'enveloppai de mes bras et scellai notre engagement de deux baisers.

Avec quelle joie Estelle apprit cet engagement! Elle rit de bon cœur lorsque je lui racontai notre aventure. Comme ma mère l'avait toujours désiré, j'emmenai ma jeune femme dans notre Eden; un nouvel ange y prenait place.

Combien de fois nous parlons de notre aven-

ture et comme je bénis cet oubli de mon portemonnaie! Sans cet oubli peut-être, Laure ne serait pas ma femme aujourd'hui et je serais encore le vieux garçon d'autrefois.

C'est un bonheur pour Estelle de raconter à tout le monde *l'histoire des cinq sous*, comme elle a surnommé notre aventure; et pouvez-vous croire, amie lectrice, que cette petite méchante a poussé la malice jusqu'à surnommer notre premier né « Cinq Sous »? et, ce gros garçon, âgé de cinq ans aujourd'hui, oublie qu'il a été baptisé sous les noms de Paul-Emile-Charles Morin, et à la grande joie de sa tante ne veut répondre qu'au charmant sobriquet de *Cinq Sous*!

M<sup>me</sup> S. DE LA HOUSSEY.

## REVUE MUSICALE

JOURNAL DES DEMOISELLES : *Le Menuet de l'Impératrice*, opéra-comique en un acte. — Opéra : *Un Rêve*, ballet en deux actes. — *Jeanne d'Arc*. — Matinée musicale.



Nos lectrices ont pu lire, dans leur numéro de juillet, la charmante causerie d'Alix sur *le Menuet de l'Impératrice*, et les conseils expérimentés qu'elle leur donne. De sa plume légère, elle leur a indiqué en quelques mots la marche à suivre pour obtenir le succès.

Le livret du *Menuet de l'Impératrice*, par M<sup>me</sup> Aylicson est remarquable par l'art avec lequel les scènes s'y succèdent sans se ressembler. S'enchaînant sans effort malgré cette variété, elles passent du « plaisant au sévère » avec une rare dextérité de main, et on est émerveillé de ce mignon scénario qui sait concilier, en un cadre aussi restreint, tous les avantages qui sont pour le théâtre les premières conditions de la réussite.

Nous n'avons que faire de nous attarder avec cet amusant libretto, puisque nos jeunes lectrices peuvent aujourd'hui le lire en même temps que ces lignes dans leur journal. Elles en apprécieront l'esprit, le charme et la gaieté de bon aloi. Elles ne manqueront pas d'en distribuer les rôles d'après les caractères de chacun si finement tracés, et d'en préparer la mise en scène, que les mères surveilleront. Parmi ces dernières, plusieurs ne craindront pas d'entrer dans la peau de M<sup>lle</sup> de Tranche-la-Pierre,

dont la dignité est d'un haut comique, ainsi que dans celle de M<sup>lle</sup> du Boys de Réglisse dont le rôle touche au bouffe, sans le dépasser. Les mamans pourront encore s'adapter au personnage élégant de la duchesse de Rose Tendre, tout en guidant leurs jeunes troupes aux joyeuses répétitions, où l'on s'amuse tant avant d'amuser son public.

A l'époque et dans le monde où l'action se passe, mais surtout dans les provinces bretonnes, les lois de l'étiquette étaient si rigoureusement observées dans les familles aristocratiques, que la gaieté même devait conserver sinon de la gravité, tout au moins une pointe de dignité. C'est ce que librettiste et compositeur ont su indiquer et maintenir dans toutes les parties de leur œuvre mignonne par des nuances délicates, sans jamais tomber dans le style relâché de l'opérette, ce qui était un écueil. *Le Menuet de l'Impératrice* est bien de l'opéra-comique et du meilleur, où les deux auteurs ont conservé d'un bout à l'autre la note du bon ton, l'esprit moralisateur, tout en provoquant les ébats joyeux et le franc rire.

Il suffit de parcourir cette charmante partition pour juger de la solide instruction musicale de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien, que de nombreuses publications très remarquées nous ont déjà fait connaître, justifiant le premier prix d'harmonie obtenu par elle aux concours du Conservatoire.

En écrivant spécialement pour nos lectrices, cette éminente musicienne a su, non diminuer son talent, mais lui donner le ton de simplicité qui le rend accessible à l'interprète de dix ans, sans rien ôter de son attrait pour celle de dix-



huit ou vingt. Ainsi, dès le début, l'*Ouverture* nous dit déjà par sa vive allure et son rythme original, que rien de banal ne sortira de la plume qui l'a écrite. Mais quelles sont ces harmonies lointaines dont le doux et mélodieux balancement nous porte à la rêverie? — Flore va nous l'apprendre dans sa mélancolique admiration en face de la mer splendide : ce sont les pêcheuses bretonnes dont les voix se rapprochent peu à peu et exhalent leur bonheur de vivre dans le plus ravissant *chœur*. — En observant fidèlement les nuances, ce morceau sera d'un très séduisant effet. Il est écrit avec la science et le goût d'un maître.

Quel gracieux jeu de scène que celui où, après l'entrée de Sabine, les deux sœurs distribuent des sous et des gâteaux aux pêcheuses, au moment même où entre la grand'tante M<sup>lle</sup> de Tranche-la-Pierre. Drapée dans la majesté de ses aïeux et de la *tradition*, elle leur administre une volée de morale des plus dignes et se retire, lorsque Valérie, la gentille créole, accourt embrasser ses amies. — Quel est ce joujou noir qui marche et qui parle? — C'est Zizi, l'enfant des savanes, qui va nous dire sa chanson. Il est difficile de trouver la note plus juste des immenses solitudes et des langoureuses paresse du désert; cette *Berceuse* est une petite perle.

La gaieté des trois amies et la verve de l'auteur sont intarissables dans les scènes qui suivent et nous conduisent au *Duetto* de la lettre. Il est simplement écrit et commence par un charmant dialogue qui exprime bien la crainte d'un côté et l'humeur folâtre de l'autre. L'ensemble qui le termine est alerte et d'un entrain endiablé qui contraste heureusement avec la rentrée de la majestueuse tante. Elle gronde un peu tout le monde, puis s'apaise, — car elle est excellente au fond, — jusqu'à l'arrivée de l'innarrable M<sup>lle</sup> du Boys de Réglisse, qui se présente avec l'espoir de faire agréer ses talents comme professeur en tous genres. C'est elle-même qui nous en fait la nomenclature dans sa jolie *Chanson comique*. Comme la plupart des pièces de cette gracieuse partition, son originalité en fera, en dehors du théâtre, un véritable succès de salon. Il suffit de bien comprendre son caractère légèrement bouffon et rococo, ainsi que les finesses de l'accompagnement qui est d'une rare sveltesse.

La scène du *Menuet* est étourdissante, et si elle est bien jouée et dansée, on rira à se tordre. Chacune y a un rôle prépondérant. On se demande comment M<sup>lle</sup> de Tranche-la-Pierre, un peu scandalisée, il est vrai, prend le parti de s'endormir, pour sauvegarder sa dignité en face de ces ébats folichons. Ce n'est pas nous qui pourrions fermer l'œil en écoutant cette musique élégante et coquette, qui semble, sous ses notes légères et un tantinet précieuses, cacher

les mouches et la poudre de nos aïeules. C'est clair, savant, et d'un coloris plein de grâce.

Le dénouement se précipite. Au plus fort de la leçon de danse, on entend le pas des chevaux, les bruits de grelots et de chaînes d'une chaise de poste, très habilement rendus par un *Allegro* imitatif, et auxquels se mêlent les ronflements sonores de la noble tante. C'est la duchesse, qui fait irruption et vient embrasser ses chères fillettes, avant de les présenter à l'Impératrice qu'elle accompagne en voyage, à titre de dame d'honneur. C'est ici que le grand coup de théâtre met tout le monde dans une joie folle. Le gentil César, frère de Flore et de Sabine, dont nous n'avons pas prononcé le nom jusqu'ici, un peu en disgrâce devant M<sup>lle</sup> de Tranche-la-Pierre pour cause d'escapades, n'a rien trouvé de mieux que de s'y représenter sous les traits et le costume d'une institutrice. On devine l'effet, lorsque, enlevant rapidement son bonnet, apparaît, à la place de cette dernière, la tête mutine du plus gentil page de Sa Majesté, qui demande sa grâce, pendant que l'on entend se rapprocher peu à peu les voix du chœur de début: Zizi, enthousiasmée, entonne sa jolie *Berceuse*, puis tout le monde reprend avec élan le *chœur final*, que les pêcheuses viennent, dans leurs costumes pittoresques, achever sur la scène.

Nous sommes certaine que des *bis* nombreux les accueilleront, ainsi que les auteurs, qui l'auront si bien mérité.

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien vient d'être nommée professeur au Conservatoire, en remplacement de M<sup>me</sup> Doumic-Saint-Ange, professeur honoraire. Nos doubles félicitations au compositeur du *Menuet de l'Impératrice*, dont cette nouvelle distinction confirme ce que nous disons et pensons de son talent.

Nous n'avons pu parler, le mois dernier, du ballet en deux actes et trois tableaux de MM. Ed. Blau, Hansen et Gastinel, *Le Rêve*, représenté récemment à l'Opéra. Cet ouvrage, qui a été l'objet de vives critiques, ne manque ni de grâce ni d'inspiration. Ah! ils ne sont pas tendres, MM. les confrères, pour les compositeurs d'antan! Songez donc : M. Gastinel, ancien prix de Rome, qui a beaucoup écrit et peu publié, a dédaigné la lutte, abandonnant le champ de bataille aux plus affamés de gloire et d'argent. Pourquoi ne pas lui savoir gré d'avoir laissé libre une place dont d'autres ont pu tirer profit? Aujourd'hui que la vieillesse est venue, des directeurs le sollicitent et l'ex-lauréat a le tort impardonnable d'écrire, comme on le faisait de son temps, de la musique de danse pour... un ballet. Voilà un bien grand crime! Et alors de courir sus à l'aimable maître, à l'« heureux vieillard », qui n'a



pas composé une symphonie transcendante sur un sujet d'opérette japonais, et qui s'est permis, une fois par hasard, de prendre une petite place au banquet de la renommée ! Tout cela n'est ni juste, ni grand, ni bon et, fussent les foudres wagnériennes s'amonceler sur notre tête, nous dirons à nos lectrices : La partition du *Rêve* n'est pas ce qu'on nomme à présent de la grande musique, mais elle est bien écrite et leur sera un agréable passe-temps. Elle n'est pas difficile, ce qui est précieux pour les gens pressés et les timides. Le *prélude* est charmant. La jolie phrase du pas japonais : *La Mikagouva*, s'y fait remarquer comme une sorte de motif typique, qui se rencontre sous diverses formes dans le cours de l'ouvrage. Il est d'une grâce achevée. L'éditeur Hartmann, 20, rue Daunou, a apporté de grands soins à cette partition, qui contient de nombreuses idées mélodiques ne manquant ni d'originalité, ni de charme, ni d'entrain.

La nouvelle *Jeanne d'Arc*, de l'Hippodrome, a donné à M. Widor l'occasion de commenter, avec son grand talent de symphoniste, la légende, mimée cette fois, de la glorieuse Française. La place nous manque aujourd'hui pour nous arrêter à cette œuvre maîtresse. Nous saisissons l'occasion d'y revenir.

Nous voulons dire un mot de la matinée d'é-

lèves donnée par M<sup>me</sup> Lafaix-Gontié, où l'on a pu constater encore l'excellence de son enseignement. Au programme, les noms si appréciés de Widor avec sa *Marche Américaine* et sa *Guitare*; celui de M<sup>me</sup> Gennarc-Chrétien avec son *Aubade*, son *Chant d'amour*, sa *valse-caprice* et son mélodieux chœur : *Sur la Falaise*. Puis Meyerbeer et son air de *Robert-le-Diable*, avec chœur, dont l'effet a été des plus brillants. C'était encore Wekerlin, avec son charmant écriin de jolis bijoux qui se nomment : *Conseils à Nina*, *La Madone des étoiles*, *Sérénade du printemps*, *Pourquoi ?* et ses beaux chœurs de *Samson* et des *Bacchantes*. C'étaient enfin Altès, qui faisait apprécier lui-même la grâce et le sentiment de sa *Gavotte* comme de sa *Pensée Romantique*, ayant confié sa *Fantaisie caractéristique* à la flûte merveilleuse de M. P. Gennaro, puis le JOURNAL DES DEMOISELLES, représenté au programme par son expressive mélodie : *Le livre de la vie*. L'habile accompagnateur, M. Kaiser, semblait heureux d'égrener toutes les perles de ces fraîches voix. Très franc succès.

L'abondance de nos lignes nous force de remettre au mois prochain les titres des nouveautés que nous tenions en réserve pour celui-ci.

MARIE LASSAVEUR.

## causerie



La chaleur était devenue intolérable à Paris : le Luxembourg, une fournaise; les Champs-Élysées, une étuve; plus moyen de dormir, plus moyen de marcher. Allons-nous-en !

Et vite, vite, nous voilà empilant soixante kilos de robes, de bottines, de linge, de lampe à esprit-de-vin, de papier à lettre; l'une de nous monte sur la malle, ça craque; j'en profite pour donner un tour de clef et nous voilà prêtes.

Il est huit heures du soir; nous avons dîné sans fourchettes, avec un verre pour deux; en bas, le fiacre à galerie attend; nous voici. Bonsoir Paris, bonsoir boulevard Saint-Germain, bonsoir Cluny. Comme ton lierre est beau et tes ruines charmantes... Tiens! M<sup>me</sup> Sh. n'est pas encore partie, voici ses fenêtres ouvertes... regardez donc la Seine, on la dirait en tôle vernie sous ce ciel écrasant. On est joyeux de s'en aller, et pourtant, il y a toujours un petit

quelque chose qui gêne le plaisir, peut-être ce retour vers la pensée que tout a une fin en ce monde : si j'allais ne pas revenir ! Et alors, on oublie la chaleur, la poussière, l'eau chaude municipale, pour s'accrocher à quelque petit détail qui remue un souvenir...

Une nuit de chemin de fer est bientôt passée et le lendemain, à l'aube, nous nous trouvons dans une brume fraîche d'où montent de vagues rumeurs campagnardes et des parfums champêtres. Les prairies se sont coquettement enroulées dans ce manteau de gaze argentée qui laisse apercevoir leur robe de velours vert. Ça sent le foin : *Naw moun*, ça sent la crème; les vaches blanches relèvent paresseusement leur tête mélancolique pour nous regarder. Il y a, dans leur grand œil, un étonnement profond, que dis-je, une sorte de pitié pour cette agitation humaine, pour notre course folle sur le fer.

Et cependant, il me semble que ce doit être beau, même pour une génisse charollaise, ce fier panache de vapeur qui se couche en sifflant sur les voitures de sa suite, et les grosses lan-



ternes de la machine. Non, le grand œil se détourne et la génisse s'en va lentement tout au fond de la vallée, sans plus se soucier de nous. C'est un peu humiliant tout de même. Ainsi, hier au soir, Paris brûlant et, ce matin, la solitude fraîche et embaumée du sud-est de la France. Notre génération est habituée à ces contrastes brusques, mais, quand on y réfléchit, on reste impressionné. Quelle puissance a donc le génie de l'homme pour asservir ainsi toutes les lois de la nature ! Il abrège le temps, il abrège les distances, il abrège tout, même la vie ; mais cela pas exprès, je dois le dire.

Voici le moment critique du voyage : nous défaisons notre malle et nous comptons les objets oubliés. — Où est donc le corsage de marbre de pongee?... Est-ce que tu as vu la brosse grise ? — Je crois que j'ai oublié mes bagues sur la cheminée au moment de partir. — Ah ! ma pipe est brisée !... Et nous voilà fouillant des mains et des yeux dans les compartiments éventrés pour rechercher les objets de notre sollicitude. Le corsage y est, mais les bagues et la brosse grise, en compagnie de quelques autres petits accessoires, font défaut. Quant à la pipe, elle ne peut plus servir.

Je vois d'ici plus d'une lectrice relever la tête et me dire de son regard interrogateur : « Madame, que faites-vous d'une pipe ? » Je réponds : « Mademoiselle, j'en fais un fer à friser qui ne brûle pas les cheveux, comme le métal. » Il se chauffe de même, le tuyau s'entend, car c'est la seule partie que j'emploie ; il frise aussi bien et les cheveux restent brillants, souples, vivants en un mot, sous son action. Essayez.

Pendant que nous débarrassons, on nous fait du feu ; non pas que le froid soit intense, mais par mesure d'hygiène, car une maison inhabitée pendant six mois est forcément humide — Bon, nous voilà bien installées, bien reposées pendant quelques jours ; maintenant, allons visiter nos amis du département voisin : chose promise, chose due.

Cette fois, plus de panache, plus de sifflet aigu : un break qui perd son crin par plusieurs blessures, ses écrous à chaque cahot ; une bique qui tient de la girafe par la croupe et du ver à soie par le cou ; des chemins effondrés, qui sont l'excuse de cet équipage, où l'on passe entre les *aubépins* et l'églantier en fleurs ; un dôme de verdure sur la tête et, dans le caisson du break, ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim en route : de l'avoine et un pâté ; l'avoine n'est pas pour nous !

De quatre heures du matin à huit heures, une brume épaisse nous cache la vallée ; on n'aperçoit que quelques îlots de verdure ; ce sont les têtes des hauts peupliers qui émergent de cette mer houleuse de nuages blancs et brillants comme la neige. Peu à peu, le soleil

absorbe cette vapeur et, à midi, c'est l'épanouissement du plus beau jour d'été que puisse souhaiter un voyageur. Nous montons une côte raide qui va nous conduire à C..., village perché comme un nid d'aigle. Les aigles qui l'habitent font des chapeaux pour l'Amérique et y gagnent beaucoup d'argent. Nous dépassons le village et nous croisons un landau : « Ce sont les chevaux de Monsieur le maire, » me dit avec orgueil le conducteur ; je regarde et j'aperçois, au fond de la capote, deux jeunes filles qui doivent être aussi à Monsieur le maire, mais dont on ne nous parle même pas, les filles étant assez dépréciées dans les campagnes ; ma jeune voisine, qui est de l'espèce, est suffoquée de ce manque d'égards.

Nous voici arrivés à notre grande halte : une grosse ferme où j'ai des amis ; on nous attend, mais avec des figures consternées : C'est la *Bibine* qui est tombée tout à l'heure comme morte, en rentrant à l'étable. Pauvre Bibine, elle est née chez moi et je me précipite pour la voir. Elle est dans un triste état, couchée sur un monceau de paille, avec la couverture de son maître ramenée jusqu'aux yeux ; elle ne rumine plus, elle souffle à peine et, si on la laisse seule, elle pleure.

Une sorte de conseil des Anciens est réuni autour d'elle : le gros Michalon, le haut Grataloup, Chalardon avec une lancette et le petit Mathieu qui, armé d'une baguette flexible, frappe en cadence sur l'oreille de la malade pour faire couler le sang de la veine qu'on vient d'ouvrir.

— Qu'a-t-elle ? demandai-je aussitôt.

1<sup>er</sup> Ancien. — Ça la tient dans l'estomac.

2<sup>e</sup> Ancien. — C'est un coup de sang.

3<sup>e</sup> Ancien. — Elle a pris un refroidissement.

Bon, me voilà informée : une gastralgie, une attaque d'apoplexie ou une fluxion de poitrine.

Moi. — Croyez-vous qu'elle en revienne ?

Grataloup. — Des fois !

Michalon. — Ça peut tourner d'un côté comme de l'autre !

Chalardon. — Faut voir !

Mathieu. — Elle est malade !

Pauvre Bibine, maintenant je sais ton mal et ce qu'il en faut espérer. Elle est si jolie ; elle a une si belle ligne du garrot à la croupe et une tête fine avec deux petites cornes droites, aiguës ! Milord, le chien jaune de la ferme, les connaît bien ces deux petites cornes qui piquent comme des aiguilles. Elle est un peu folle comme sa mère, une cervelle à l'évent, mais un cœur excellent. Par exemple, elle a un goût dépravé ; on rencontre des jeunes filles qui croquent de la mine de plomb ou de la craie : Bibine avale les montres quand elle en trouve. Un jour que j'écrivais sur ma terrasse avec armes et bagages d'écrivain, je m'absente un instant pour aller



chercher un dictionnaire; quand je reviens, je trouve Bibine en face de mon installation, la regardant d'un air étonné et embarrassé tout à la fois; le long de sa lèvre humide pendait un cordon noir; je m'en saisis avec horreur, je tire et ma montre sort du gouffre. Le verre même n'était pas cassé; mais quel nettoyage pour la débarrasser du mâchis d'herbes gluantes dont elle était ointe. J'ai fait mettre depuis une barrière au bout de la terrasse.

Pour les personnes qui s'intéressent à Bibine, j'ajoute qu'elle est hors d'affaire; j'ai eu de ses nouvelles récemment.

Nous couchons à la ferme; un vrai régal pour les amateurs de pittoresque; nos chambres blanchies à la chaux et des planchers qui résonnent comme des tambours, une fenêtre avec de petits rideaux à fleurs qui laissent apercevoir la cour jonchée de paille et les écuries; des poules grattent un peu partout, en gloussant comme des commères qu'elles sont. L'une d'elles s'achemine vers son perchoir; je ne sais ce qu'elle rencontre de contrariant en route, mais là voilà qui pécore, qui cancanne, qui fait un bruit affreux; ses amies la soutiennent et tout le poulailler entre en révolution. C'est jour de

marché, à tout instant on voit entrer dans la cour des villageois qui viennent reprendre leurs voitures. Arrive une forte femme pourvue d'un peu de moustache; elle se suspend aux brancards d'une charrette, les fait basculer, attrape un cheval par les cheveux, l'attelle, saute sur le siège, et fouette cocher, la voilà partie.

« Une rude ménagère! » dit avec admiration un paysan pâlot qui l'a vue à l'œuvre.

« Ah! je crois bien; une fois, elle a tué son mari d'un coup de couteau. »

C'est une idylle...

Je me couche entre deux lits de plume et je m'endors. Mais à quatre heures, même avant, voilà que le vacarme commence; coq, taureau, poulains, valets, moissonneurs, c'est à qui fera le plus de bruit, tandis que pour ne pas troubler notre repos, la fermière passe pieds nus devant nos portes. Je me lève, j'ouvre ma fenêtre et j'aperçois la lune curieuse qui regarde, comme moi, à travers une lucarne en face; je lui dis bonjour et... c'est fini pour cette fois.

G. DE LAMIRAUDIE.

## DEVINETTES

### Sonnet-Portrait

Une aube triomphale éclaira son jeune âge.  
L'épanouissement se fit dès le matin.  
Elle eut, dès son réveil, une place au festin  
Et, dans sa coupe d'or, un capiteux breuvage.

Pour elle se montrait prodigue le destin :  
Superbe intelligence et radieux visage !  
Ses vers au souffle ardent, sa prose au fier lan-  
[gage

Semblaient aux délicats un précieux butin.

Et l'époux, l'admirant au soleil de l'arène,  
Disait, devant sa lyre et sa beauté de reine :  
« C'est le chant d'Aspasie et l'éclat de Ninon ! »

Mais l'époux oublieux la remplaçait trop vite  
Quand vint, en plein été, l'heure que nul n'é-  
[vite...

Et la foule aujourd'hui sait à peine son nom.

## RÉBUS

### EXPLICATION DES DEVINETTES

D'AOUT :

CHARADE : *Au ré lien.*

COMPARAISON-PROVERBE :

*Franc comme l'or.*

ÉNIGME : *Ronce.*



### EXPLICATION DU RÉBUS DE JUILLET

*Le temps use l'erreur et polit la vérité.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



# JOURNAL DES DEMOISELLES

48, rue Vivienne, 48

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

## MODES

Aimez-vous l'équitation, mesdemoiselles ? C'est un plaisir jeune, salutaire à la santé, mais non pas sans danger, comme le dit ce proverbe arabe : « Homme à cheval, tombe ouverte. »

Nous allons très succinctement vous dire en quoi consiste le costume de l'amazone, costume qui veut un genre simple très correct. Nous dirons aussi quelles sont les façons où la fantaisie entre un peu, et que jeunes femmes et jeunes filles se permettent en villégiature.

Le costume *correct*, celui que portent les Parisiennes qui, de grand matin, accompagnent leurs maris et leurs frères au Bois de Boulogne, se compose de la culotte de fin drap et de la botte; d'une robe dont la jupe est entièrement collante, rasant la terre, une idée plus longue à droite où deux pinces transversales emboîtent le genou. Le corsage à petite basque-habit et à pointe ouverte, fermé par des boutons-tailleur. Le col droit dépassé par le bord du col de batiste, comme la manche collante par le poignet de batiste. Le chapeau haut de forme. Plus de grand voile s'enroulant autour, mais une petite voilette nouée derrière ou bien encore le loup de velours ou de dentelle. Cette dernière mode est à son aurore. On dit que les promenades à cheval en plein soleil abîment tellement le teint, qu'il y faut chercher un remède, et le remède, à ce qu'il paraît, serait ce chiffon de velours et de dentelle. Je vous signale cette tentative, parce qu'elle est originale, mais sans vous engager à l'adopter.

Un drap très fin est obligatoire.

Parmi les fantaisies, il faut choisir une façon comme il faut et rejeter toutes celles qui, même de loin, auraient une certaine analogie avec le costume d'écuyer de cirque forain.

Un corsage-veste très ajusté ouvert sur un étroit gilet de peau de Suède et la jupe montée, derrière, par deux larges plis creux. Supprimer les poches même à la jupe. Celles de la selle sont suffisantes pour mettre le mouchoir, le flacon et même la bonbonnière. Dans les pays chauds, en Algérie et aux Antilles, l'on fait l'amazone en nankin ou en piqué blanc; ceci est une exception, comme le costume imposé par certains châtelains pour courre le cerf ou pour toute autre chasse.

On avait essayé, il y a quelques années, de por-

ter le corsage de drap rouge avec la jupe noire. Seules les femmes qui suivent les grandes chasses le portent; c'est très anglais. A la campagne il est permis de coiffer la casquette et le melon; pas au Bois. Comme pour nos costumes, la villégiature autorise certains *portés* qu'il serait malséant d'arborer à la ville.

Le drap noir est le mieux porté, cependant il y a quelques nuances, tels que le loutre, le gris foncé, le vert bouteille, qui sont choisies pour les façons fantaisistes. Supprimer la cravate et porter le gant de daim ou de Suède.

La cravache est une des coquetteries des amazones et, là encore, il faut savoir choisir. En crin blanc avec chiffres en or, couronne si l'on est titré. Il y a aussi le petit fouet à tête de chien, fantaisie de campagne.

Peut-être avons-nous donné une trop large place à ces renseignements : une fois n'est pas coutume; il y a bien longtemps que nous n'avons traité ce sujet, et il nous faut contenter toutes nos lectrices. D'ailleurs, que dire des costumes en ce moment de morte-saison ? Rien de neuf; on vit sur les façons que vous connaissez, sur les étoffes que nous vous avons signalées.

Quelques jolies fantaisies cependant sont apparues. C'est la frise en gaze ou en étoffe assortie au costume, s'il est d'étoffe légère. Cette *frise* se compose d'un gros bouillon et d'un second plus petit qui entoure le cou; elle doit monter très haut; elle est fort jolie en gros tulle crème et en tulle dentelle noir. Il y a le *bou d'été*, en ruban comète, qui descend en jabot jusqu'à la taille; il y a la chemisette bouffante en surah de toutes couleurs montée à une doublure plastron, pour porter avec la veste courte ajustée au dos, ouverte et vague devant; c'est très commode.

Vous ai-je dit, mesdemoiselles, que la doublure de la veste en joli drap de fantaisie est aujourd'hui d'un luxe inouï ? Pendant que toutes nous pouvons nous permettre un de ces gentils pardessus, il sera interdit, à beaucoup d'entre nous, d'élever nos vues jusqu'à sa doublure. Etoffe de soie superbe lamée, brodée de fleurs et de dessins à la mode, faille brodée, etc. Voilà de quoi elle est faite. Ne faisons pas comme le renard de la fable, avouons que nous ne pouvons y atteindre, mais que cette mode a grand genre dans sa fausse modestie qui attire les regards plus qu'un costume riche.

CORALIE L.

Le 7<sup>e</sup> Album de travaux paru dans le numéro du 19 juillet de l'édition hebdomadaire contient les travaux suivants : Mémoire pour cabinet de travail ou pour bureau, fait d'une ardoise avec cadre couvert d'étoffe ancienne. — Deux galons point de croix pour lingerie. — Rouleau de perles en jais pour encolure et manche. — Tambourin porte-photographies. — Deux broderies genre égyptien, l'une et l'autre de fantaisie, sur étamine ajourée, pour rideau de vitrage. — Petit sac au crochet, à poudre de riz. — Porte-montre de poche. — Banquette de fenêtre couverte d'étoffe ancienne. — Têtière, broderie d'œilletons, dessin genre gothique, sur étamine, bordure de peluche.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N<sup>o</sup> 8)

AOÛT 1890.



## VISITES DANS LES MAGASINS

M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, fait pour les vacances et la saison balnéaire des costumes d'une fraîcheur, d'une élégance et d'une simplicité attrayantes. Les fins lainages, les satinettes fleuries qui imitent le foulard à s'y méprendre font tous les frais de ces gentilles toilettes. Un peu de dentelle ou de broderie au corsage, voilà toute la recherche. Mais quelles gentilles façons et que la coupe prend bien la taille ! Les prix de ces costumes sont d'ailleurs engageants : 60, 70 et 80 francs. N'est-ce pas tentant ? Une jaquette comme complément, jaquette crème doublée de soie brochée ou non doublée, ce qui diminue bien le prix : 50 fr. la première et 30 fr. sans doublure. Le costume de voyage que fait M<sup>lle</sup> Thirion est fort simple, pratique et commode par les poches qu'elle sait si ingénieusement placer et dissimuler. Le pardessus c'est la veste, la jaquette quand il s'agit d'ascensionner, car s'il est pratique pour le voyage, le grand manteau plissé ou autre forme enveloppante, ne l'est guère pour les excursions en montagne.

\*\*

*Fins de séries.* — Chez H. Kahn, 55, rue Montorgueil. Nous avons déjà parlé à nos lectrices des occasions qu'impliquent les fins de séries. Quand on sait en profiter, on paie les objets à peu près moitié moins cher que si on les avait achetés au commencement de la saison. Mais par exemple, les assortiments sont incomplets ; ainsi chez H. Kahn certaines pointures n'existent plus.

Les favorisées peuvent acheter à 15 fr. 50 la jolie botte à boutons, en chevreau glacé, qu'elles payaient 22 fr. il y a trois mois. Pour la mer et la campagne, le soulier en veau russe de teinte jaune très à la mode et si commode pour braver l'eau ou la poussière est coté 13 fr. au lieu de 18 fr. Les bals de casino demandent un soulier léger qui chausse le pied et le moule finement. L'élégant soulier Charles IX en chevreau doré et perlé remplit ce but à merveille et il coûte aujourd'hui 8 fr. 90 au lieu de 15 fr.

Beaucoup de mères de famille attendent, pour s'approvisionner, les fins de séries de la maison H. Kahn. C'est très intelligent de leur part.

\*\*

Quels jolis ouvrages de fantaisie l'on nous a montrés à la maison Sajou, Lefèvre et Cabin successeurs, 74, boulevard de Sébastopol ! Sachez, mesdames, qu'il vous sera envoyé, sur votre demande et où que vous soyez, de ces ouvrages à choisir : tapis, dessous de lampe, pochette sur drap perforé, travail toujours en vogue, facile et vite fait. Le filet brodé revient à la mode : comme pour nos toilettes, la mode impose son goût jusque dans les travaux de dames. D'ailleurs le filet brodé artistiquement n'est-il pas ravissant ? C'est peut-être la plus jolie décoration de lit et de berceau. Maintenant aucune broderie ne le vaut pour les aubes et les nappes d'autel. Aussi la maison Sajou a-t-elle fait fabriquer du filet de différentes grosseurs et

vous savez qu'elle seule fabrique le filet à la mécanique. On peut demander n'importe quel métrage en longueur, en carré. Ayant donné dans un précédent numéro des renseignements détaillés sur les tapisseries, nous n'en parlerons pas aujourd'hui.

\*\*

La visite que nous avons faite aux ateliers de M. Bessonneau, tapissier, 23, rue du Faubourg-Saint-Antoine, nous a mis à même de satisfaire nos abonnées. Nous prions celles qui nous ont écrit pour avoir des renseignements sur les meubles, tentures, etc., de considérer ce que nous allons leur dire comme réponse à leurs lettres. M. Bessonneau est un excellent tapissier à façon qui se chargera de l'organisation d'un appartement, d'un hôtel et même d'une seule pièce. Beaucoup de goût et des prix modestes. Il se charge de monter les ouvrages de dames : tapisseries, broderies de fantaisie, table, coussins, paravents, écrans, etc., etc., et soumettra les dessins des montures en indiquant le prix. Pour les rideaux et portières il acceptera l'étoffe, doublure, etc., et s'il doit les fournir il indiquera, en envoyant les échantillons, la quantité voulue pour chacun d'eux et le prix, afin que l'on puisse se rendre un compte exact de tout ; le prix de la façon sera également donné, de même pour les fauteuils et les chaises. Sur les mesures exactement envoyées, M. Bessonneau disposera les rideaux, les portières et leurs draperies afin que le moins expert des ouvriers puisse les poser sans difficulté. L'on est plus sobre de draperie, il se fait une réaction en faveur de la simplicité dans l'arrangement — il faut y applaudir — mais non dans les étoffes. On est las de ces nombreuses *cachettes* à poussière et à papillons.

\*\*

Les bas de fantaisie, rayures ou dessins, ne sont plus de mode. Ce qu'il faut aujourd'hui pour être chaussée avec goût et distinction, c'est le bas noir.

Notre journal, qui s'est toujours plu à recommander les maisons de vieux renom, ne peut passer sous silence les résultats obtenus par la maison D. L., Troyes, dans la fabrication et la teinture de ses bas noirs indégorgeables.

La marque D. L., Troyes, qui se trouve dans toutes les bonnes maisons, est reconnue supérieure à toutes les marques similaires ; aussi, toutes les élégantes et les femmes sérieuses et pratiques n'hésitent-elles pas dans leur choix, c'est toujours à la marque D. L., Troyes, qu'elles donnent la préférence ; car le noir D. L. ne change pas en lessive et conserve toujours le brillant de la soie.

Cette spécialité, acquise au prix de grands sacrifices, est sans contredit la plus importante de toutes en ce genre. La maison D. L., Troyes, en la créant, a rendu un immense service que toutes les personnes qui font usage de leurs bas noirs reconnaissent unanimement.



## EXPLICATION DES ANNEXES

## GRAVURE DE MODES n° 4792

Costumes d'enfants de M<sup>me</sup> Taskin,  
rue de la Michodière, 2

Chapeaux de M<sup>me</sup> Naudin, rue du Vieux-Colombier, 16

PREMIÈRE FIGURE. — Robe en batiste bleu de ciel garnie de broderie écru. Trois entre-deux traversent le devant de la jupe, alternant avec des groupes de petits plis; corsage froncé à l'encolure, à plusieurs rangs retenus par un point d'épine entre chaque; manche froncée, ornée dans le bas d'entre-deux posés en long et formant un haut poignet; ceinture drapée fermée par un petit chou (1). — Chapeau de paille avec draperie de foulard; ailes de chaque côté revenant en avant.

ROBE DE BABY. — Robe en nansouk. Une broderie anglaise monte en colonnes dans toute la hauteur de la jupe; corsage-chemisette brodé et orné de groupes de plis en longueur; manche demi-longue avec petits plis et broderie dans le bas. — Capeline bonne femme en batiste brodée et dentelle.

COSTUME DE PETIT GARÇON. — Pantalon en coutil gris uni, et blouse froncée en coutil rayé à fines rayures blanches espacées; poche rayée avec petits revers unis; grand col et revers uni orné, aux angles, de petites étoiles brodées en blanc; plastron uni, et manche rayée, plissée dans le bas à larges plis creux arrêtés par une piqure et faisant le poignet. Ce petit costume pour garçon de 6 ans, est de 20 fr. en coutil à raies blanches sur bleu ou rouge.

QUATRIÈME FIGURE. — Robe marinière en mousseline de laine rayée bleu et blanc (2). Jupe plissée et corsage-blouse, légèrement ouvert, avec col rabattu en lainage uni brodé d'un point d'épine; petite veste flottant sur les côtés, dos princesse; manche froncée avec parement rabattu en lainage uni brodé de point d'épine (7 ans, 22 fr.). — Chapeau à large bord; dessus nœud en ruban, coques et pans, posés sur le devant de la calotte.

(1 et 2). Les abonnées à l'édition bi-mensuelle *verte* recevront ce patron le 16 août.

CINQUIÈME FIGURE. — Robe en surah écossais; jupe droite et corsage ouvert sur un large plastron en tissu brodé crème; les devants du corsage sont drapés aux épaules et se joignent à la ceinture; manche en broderie et ceinture de velours mordoré. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de paille à jours, à grand bord gondolé, croqué relevant par derrière, orné de velours mordoré et de petits coquelicots.

## MODÈLE COLORIE

De M<sup>lle</sup> Lapouge, 17, rue d'Aumale

DESSUS DE CLAVIER, point à la croix en soie d'Alger sur drap perforé vieux rouge.

## MUSIQUE

OPÉRETTE : *Le Menuet de l'Impératrice*, paroles de A. Aylicson, musique de M<sup>me</sup> Gennaro-Chrétien.

## HUITIÈME ALBUM

F. B. enlacés. — Entre-deux. — Sachet ou dessus de buvard. — Amazone. — Toilette de jeune fille. — Amazone. — M. L. D. enlacés. — Soulier anglais. — Dessous de bobèche. — M. B. — Couverture de livre, point de Hongrie. — Tablier de jardin avec garniture au crochet. — Confection soutachée. — Coussin, point vannerie. — Cache-pot en papier à fleurs. — Ecran à main. — Deux dessus d'assiette à dessert. — Félicie. — Coussin en drap perforé en laine Daguestan.

## FEUILLE VIII

1<sup>er</sup> côté

TABLIER DE JARDIN, pages 4 et 5 } Album d'août.  
CORSAGE AMAZONE, page 2

2<sup>e</sup> côté

CONFECTION SOUTACHÉE, pages 4 et 5 (Album d'août).

CORSAGE, petite fille, 5<sup>e</sup> figure (gravure n° 4792).

## MÊME ADMINISTRATION QUE LE « JOURNAL DES DEMOISELLES »

Les abonnements partent du 15 décembre de chaque année

PARIS 7 FR. — SEINE 8 FR.

LA POUPÉE MODÈLE

DÉPTS 9 FR. — ÉTRGER 11

## JOURNAL DES PETITES FILLES

ILLUSTRÉ DE PRÈS DE 200 GRAVURES DANS LE TEXTE

48, rue Vivienne (angle du boul. Montmartre)

La *Poupée Modèle*, dirigée avec la moralité dont nous avons fait preuve dans le *Journal des Demoiselles*, est entrée dans sa vingt-septième année.

L'éducation de la petite fille par la poupée, telle est la pensée de cette publication, vivement appréciée des familles : pour un prix des plus modiques, la mère y trouve maints renseigne-

ments utiles, et l'enfant des lectures attachantes, instructives, des amusements toujours nouveaux, devinettes, énigmes, des notions de tous ces petits travaux que les femmes doivent connaître, et auxquels, grâce à nos modèles et à nos patrons, les fillettes s'initient presque sans s'en douter.



# HERBIER DU JOURNAL DES DEMOISELLES

DESTINÉ A

LA RÉCOLTE DES PLANTES ET A L'ENLUMINURE

**LANGAGE DES FLEURS** — **MOTIFS D'AQUARELLE**

Renfermés dans un très élégant cartonnage

PRIX : Paris, 6 fr. — Union postale, 8 fr. — Départements, 7 fr.

Cet HERBIER, d'un caractère essentiellement nouveau, a pour but de développer chez les jeunes filles le goût de la BOTANIQUE, tout en leur procurant d'intéressants **MODÈLES D'AQUARELLE** par un choix de dessins faciles à colorier.

Chaque Album renferme, dans un **TRES ÉLÉGANT CARTONNAGE** :

1<sup>o</sup>. — **25 MODÈLES DE PLANTES** d'été ou Fleurs des moissons, dessinées sur bristol, prêtes à être coloriées. Une place blanche est réservée sur chaque feuille pour y fixer la plante sem. blable récoltée et séchée.

2<sup>o</sup>. — Des **MODÈLES DE COLORIS** de chaque plante afin d'en faciliter l'enluminure aux personnes qui préféreraient ne pas les reproduire d'après nature.

3<sup>o</sup>. — Une Notice renfermant :  
 1<sup>o</sup> Les principes nécessaires pour herboriser;  
 2<sup>o</sup> Des renseignements pour l'**ENLUMINURE DE L'HERBIER**.

Pour recevoir franco, adresser un mandat de poste à l'adresse de **M. FERNAND THIÉRY**,  
 Directeur du JOURNAL DES DEMOISELLES

## ALBUM D'OISEAUX

Par GIACOMELLI

Une merveille de délicatesse et de grâce, de fraîcheur et de vie, ce charmant Album de Giacomelli, que le *Journal des Demoiselles* est heureux de tenir à la disposition de ses abonnées.

Comme Lambert est le peintre des chats, Giacomelli est le peintre des oiseaux.

Notre Album, d'un attrait si vif et d'un prix si modeste — gracieuseté nouvelle que nous voulons faire à nos abonnées — comprend six imitations d'aquarelles aussi variées qu'élégantes et choisies : serins, pinsons, mésanges charbonnières, linots, mésanges nonettes et bouvreuils.

A cette demi-douzaine de tableaux ravissants et coquets, nos abonnées pourront joindre les deux autres imitations du même genre offertes aux abonnées du journal. L'une : *Les Mésanges à tête bleue*, a été donnée dans le numéro d'avril; l'autre : *Les Roitelets*, dans le numéro de juin.

Il convient de dire que les six Aquarelles de l'Album, absolument pareilles, comme tirage et coloris, aux deux aquarelles de prime gratuite, se distinguent par un format beaucoup plus grand, un papier plus beau, une couverture très délicatement illustrée.

C'est ainsi que les abonnées du Journal auront huit sujets aussi délicats qu'élégants, par le peintre Giacomelli, qu'elles pourront utiliser comme **Modèles d'Aquarelle**, miniature de volière artistique et rare, ou linots, canaris, bouvreuils, mésanges et pinsons, tout semble s'animer, sautiller, voler, trotter, chanter.

En vente au bureau du journal. — Prix : 5 fr.; franco : 5 fr. 50.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat





1<sup>er</sup> Août. 1890.

*selles*

Codes de

Costumes de

Figurines portant plats, plateau, etc.

Rue Vivienne. 48.

G<sup>IE</sup> DES INDES. 27. r. du 1<sup>er</sup> Septembre.

55. r. Montorgueil à l'Entresol.

Le numéro du 23 août, même édition, donne en supplément une figurine en bois, frangée, avec encadrement à jour; l'un brodé au point de croix, l'autre au point de tige. — Suite de figurines portant plats, plateau, etc.

Le numéro du 30 : Une Feuille de broderies et des patrons spéciaux pour enfants.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N<sup>o</sup> 9)

SEPTEMBRE 1890.





1<sup>er</sup> Août. 1890.

# Journal des

Modès de Paris

Costumes d'Enfants de M<sup>me</sup> TASKIN, 2. r. de la Michodière Chapeaux de M<sup>me</sup> NAUDIN.

Parfumerie de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15. r. de la Paix Chau

Ayuntamiento de Madrid





es Demoiselles

me NAUDIN. 21. r. de Sévres. Etoffes en Foulard de la C<sup>ie</sup> DES INDES. 27. r. dwt Septembre.  
 Paix Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN 55. r. Montorgueil à l'Entresol.

Rue Vivienne. 48.

Ayuntamiento de Madrid



En vente au bureau du journal. — Prix : 5 fr. ; *franco* : 5 fr. 50.

Paris — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat